VOYAGE

DE NAPLES

A CAPRI ET A PÆSTUM

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Dissertation sur les principaux effets du froid sur l'économie animale. Paris, 1827.

La stessa tradotta ed annotata dal dottor Giovanni Sannicola di Venafro. *Terza edizione*. Napoli, 1845.

Lettre sur l'affection catarrhale épidémique, connue sous le nom de *grippe*, qui a régné à Naples pendant l'automne de 1833, suivie de l'observation d'une pleuro-pneumonie avec épanchement thorachique terminée par la guérison. Naples, 1833.

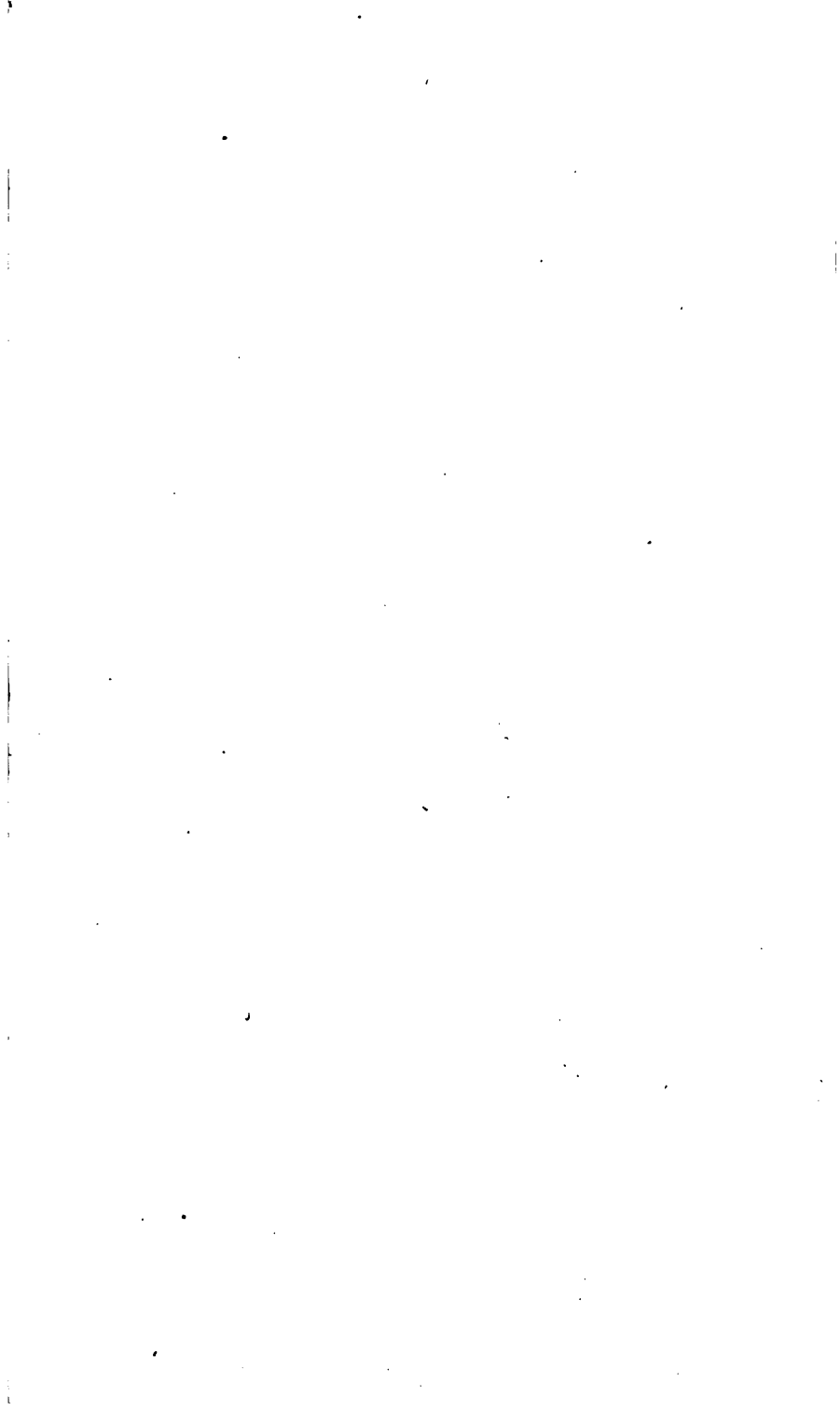
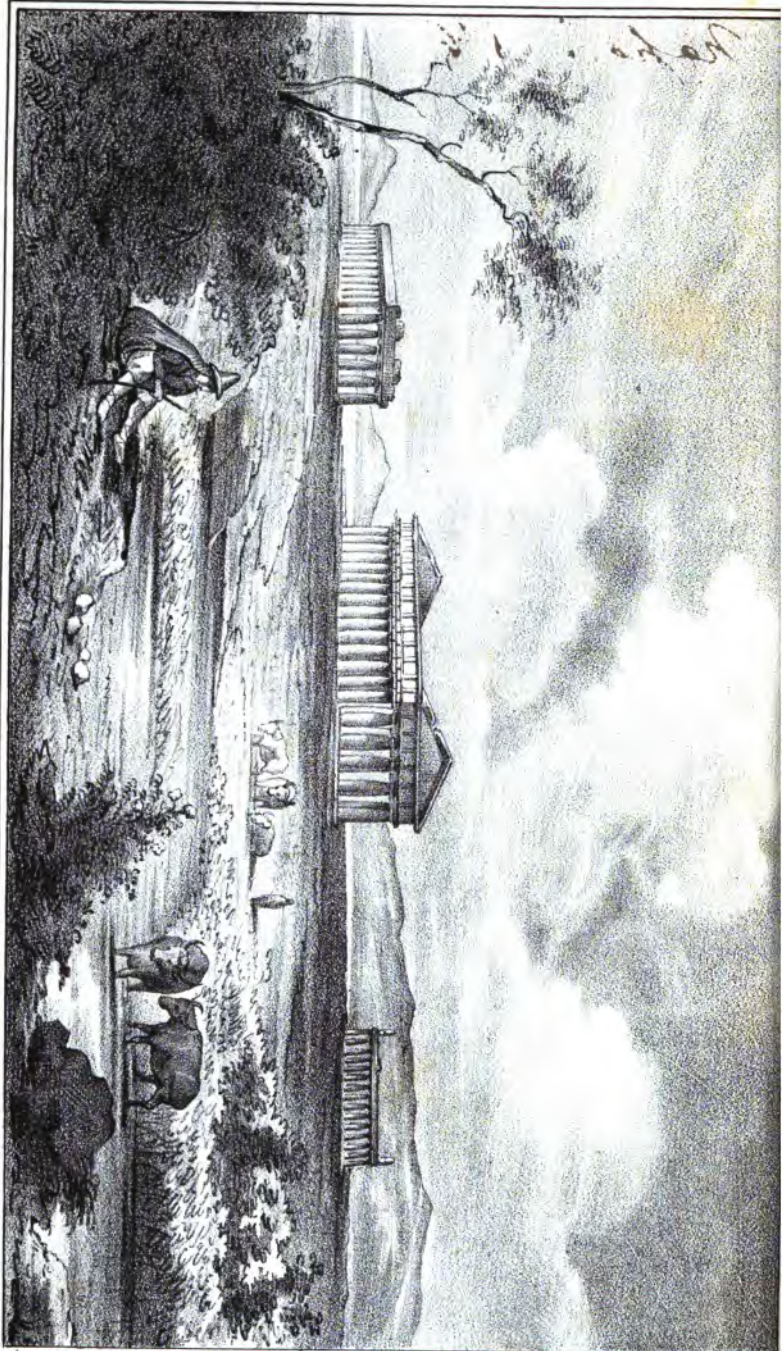
Riflessioni medico-pratiche sul vajuolo naturale e sulla vaccina. *Seconda edizione*. Napoli, 1834.

Analyse et propriétés médicinales des eaux minérales de Castellammare; publiées par ordre de S. E. le Ministre de l'intérieur, par MM. Sementini, Vulpes et Cassola; traduites de l'italien et accompagnées de notes par le docteur Chevalley de Rivaz. Naples, 1834.

Consigli ad un amico sopra i mezzi di preservarsi dal cholera morbus, su i sintomi che caratterizzano questa malattia, e su i primi soccorsi da somministrare al cholerico avanti l'arrivo del medico. *Seconda edizione*. Napoli, 1836.

Memoria sul trattamento depurativo, riconosciuto in seguito di moltiplici esperienze come il più vantaggioso di tutt' i mezzi preconizzati finora per la guarigione radicale delle malattie veneree recenti ed inveterate, degli erpeti od altre affezioni della pelle ed in generale di tutte le infermità provegnenti da alterazione del sangue e degli umori, non esclusi le ulcere ed i tumori scrofolosi, che reclamano l'uso de' rimedi depuranti, tradotta dall'originale manoscritto francese del professore Chevalley de Rivaz, e corredata di note e di un'appendice contenente la storia di parecchi casi di guarigioni ottenute mercè un tal metodo depurante dal dottor Giovanni Sannicola. (*Opera destinata a sovvenire le infelici vittime della sifilide e del ciarlatanismo, e presentata al VII° Congresso degli scienziati italiani.*) Napoli, 1845.

Description des eaux minéro-thermales et des étuves de l'île d'Ischia; contenant la topographie, l'histoire et les antiquités de cette île; les propriétés physiques, chimiques, médicinales et le mode d'administration des principales eaux minérales et des étuves qu'on y rencontre; une instruction sur le régime qu'il faut suivre et sur les précautions à prendre pendant l'emploi de ces remèdes naturels. *Cinquième édition* revue, augmentée et ornée d'une vue et d'une carte d'Ischia. Naples, 1846.

Souvenirs d'Ischia ou Mélanges scientifiques, historiques et littéraires relatifs à cette île et aux contrées qui l'avoisinent. (*Pour paraître prochainement.*)

PÆSTUM

VOYAGE
DE NAPLES
A CAPRI ET A PÆSTUM,

EXÉCUTÉ LE 4 OCTOBRE 1845

A BORD DU BATEAU A VAPEUR LE STROMBOLI,

A L'OCCASION DU VII[e] CONGRÈS DES SAVANTS ITALIENS;

SUIVI D'UN APPENDICE CONTENANT L'EXTRAIT DU RAPPORT DU GÉNÉRAL LAMARQUE SUR LA PRISE DE CAPRI EN 1808 PAR LES TROUPES FRANCO-NAPOLITAINES, UNE LETTRE INÉDITE ADRESSÉE AU MÊME GÉNÉRAL PAR SIR HUDSON LOWE, ET DIVERS DOCUMENTS CONCERNANT MASANIELLO;

PAR LE CHEVALIER

J. E. CHEVALLEY DE RIVAZ,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Membre de l'Académie Royale des Sciences et de l'Institut d'Encouragement de Naples, de l'Institut Historique de France, des Académies de Medecine de Berlin, Bologne, Ferrara, Livourne, Marseille, Naples, Palerme, et de plusieurs autres Sociétés Scientifiques, Médecin de l'Ambassade de France, etc.

Deus nobis hæc otia fecit.

A NAPLES,

CHEZ { L'AUTEUR, Strada Cavallerizza, N° 22;
GEORGE GLASS, Place St Ferdinand, N° 54.

ET A CASAMICCIOLA D'ISCHIA, *à Castanito.*

1846

A SON EXCELLENCE

LE CHEVALIER

NICOLAS SANTANGELO,

CHEVALIER GRAND-CROIX DE L'ORDRE ROYAL DE FRANÇOIS I, DE L'ORDRE MILITAIRE CONSTANTINIEN, DE L'ORDRE ROYAL DU SAUVEUR DE LA GRÈCE ET DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE L'AIGLE BLANC DE RUSSIE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE L'INSTITUT ROYAL D'ENCOURAGEMENT DE NAPLES, ET DE PLUSIEURS AUTRES ACADÉMIES SCIENTIFIQUES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES, MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE L'INTÉRIEUR, PRÉSIDENT GÉNÉRAL DU VII.e CONGRÈS DES SAVANTS ITALIENS, etc.

Monsieur le Ministre,

Permettez-moi de vous offrir la relation que j'ai osé entreprendre du voyage fait à bord du Stromboli à Capri et à Pæstum, le 4 Octobre 1845, à l'occasion du VII^e Congrès des savants italiens. Etant redevable de l'avantage que nous avons eu d'obtenir des bontés de Sa Majesté les moyens d'exécuter une aussi magnifique excursion, à la protection que vous daignez accorder à tout ce qui peut intéresser l'avancement des lettres et des sciences, je me fais un devoir de vous en dédier la narration, comme un hommage dû au noble ca-

ractère et aux vertus privées qui vous distinguent. Je vous serai en conséquence particulièrement obligé, si vous daignez accepter ce modique tribut comme un témoignage de la gratitude et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Ministre,

De Votre Excellence,

Naples le 1er Janvier 1846.

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
J. E. Chevalley de Rivaz.
D. M. P.

AVANT-PROPOS.

Ayant écrit la relation suivante dans ma retraite d'Ischia, aussitôt après la fin du VII^{e} Congrès italien, sur les notes que j'avais prises pendant notre promenade à Capri et à Paestum, j'ai appris avec autant de surprise que de douleur à mon retour à Naples qu'un AMATEUR de la susdite réunion scientifique avait eu le courage d'insérer dans un journal des rapsodies, pour ne pas dire autrement, sur la manière avec laquelle nous avions été traités pendant la durée de nos sessions, tant par les autorités municipales et ministérielles que par les habitants de la capitale des Deux-Siciles. Persuadé cependant, avant tout, qu'un

pareil outrage à toutes les convenances n'a pu provenir que d'un cerveau malade, je ne prendrai pas la peine par cette raison de relever ce qu'il y a eu d'insensé dans la conduite de l'auteur qui s'en est rendu coupable. Pourrait-il, en effet, en être différemment, lorsque, contrairement aux assertions mensongères de ce dernier, les faits, mieux que les paroles, mettent en évidence l'accueil fraternel et la *cordiale entente* qui ont signalé notre VII^{e} Congrès? — Que la narration pure et simple de notre voyage fait à bord du Stromboli à Capri et à Paestum, à l'occasion du même Congrès, serve donc seule de réponse aux injustes critiques que le susdit écrivain, pour complaire à l'école qui ne rougit pas d'avoir pour devise :

Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose,

a eu la faiblesse de publier sur ce sujet !

VOYAGE

DE NAPLES

A CAPRI ET A PÆSTUM.

Ridentes campi dulcissima littoris ora
Quae vel adhuc redoles semisepulta rosas.
ROTA, *Lib* III, *Eleg.* VIII.

CAPRI ET PAESTUM, noms chers à tous les amis des beaux arts et de la science des temps passés !... Quel est le voyageur venant pour la première fois à Naples, lequel après avoir admiré les ruines d'Herculanum et de Pompée, gravi le Vésuve et parcouru les magiques et délicieux alentours de l'ancienne Parthénope, ne s'empresse de se rendre dans les deux endroits que je viens de nommer et qui avec l'enchanteresse Ischia, si chère à l'humanité souffrante par ses salutaires eaux thermales, forment, pour ainsi dire, le complément de tout voyage dans cette brillante capitale, et le terme où s'arrête la curiosité du touriste comme du savant désireux de connaître toutes les merveilles que présentent les environs du Cratère napolitain ?

Débiteur de l'avantage d'avoir pu pendant le VII[e] Congrés italien visiter pour la seconde fois les deux premiers de ces lieux, si féconds en souvenirs, à la munificence du généreux FERDINAND II qui avait bien voulu mettre un des plus beaux bateaux à vapeur de sa marine royale, le Stromboli, à la disposition des membres de la susdite réunion scientifique qui avaient souhaité de faire cette excursion, je me propose d'écrire dans ces pages la narration de notre voyage à Capri et à Paestum à bord du susdit navire; mais je ne saurais toutefois en commencer la relation qu'après avoir exprimé envers l'illustre et éclairé Monarque, lequel s'est si dignement montré le protecteur des savants italiens dans cette mémorable circonstance, le profond sentiment de gratitude que tous ceux qui ont eu le bonheur de prendre part à cette course conserveront éternellement d'une aussi heureuse et magnifique promenade, dont nous avons été redevables à la bienveillance toute paternelle, témoignée dans cette occasion à l'institution libérale des congrès, par l'auguste Arbitre qui régit aujourd'hui les destinées des Deux-Siciles. A peine, en effet, avait été émis dans une lettre que j'adressai au prince des médecins italiens, le savant et vénérable professeur Vincent Lanza notre digne président, le voeu général d'obtenir des bontés du Roi un *steamer* pour faire une excursion dans les golfes de Naples et de Salerne, que déjà S. E. le Ministre de l'intérieur,

le chevalier Santangelo, Président général du VII[e] Congrès, informait les présidents des diverses sections qu'ayant pris les ordres de Sa Majesté un pareil désir avait été favorablement accueilli; et allant même au-devant de tout ce qu'on n'aurait osé espérer, ce n'était pas seulement un bateau à vapeur que dans sa suprême hospitalité notre moderne Auguste avait eu l'extrême bonté de nous accorder, mais bien encore l'entier traitement nécessaire pendant une aussi longue course! Mille graces, encore une fois, en soient donc rendues au généreux Auteur de tant de bienfaits.

Ayant été avertis que le Stromboli partirait du port de Naples le 4 octobre à cinq heures du matin, jour de la fête de S. A. R. le Prince héréditaire, dès quatre heures et demie tous les invités s'étaient hâtés de se rendre à bord, et au moment où les salves d'artillerie tirées des châteaux divers de la capitale saluaient l'aurore de cette journée, nous étions déja en marche nous dirigeant sur Capri. Une mer calme et un ciel parthénopéen nous présageaient une excursion ravissante, et bientôt les doux rayons d'un soleil sans nuages vinrent nous en procurer l'agréable certitude. Parmi les célébrités scientifiques qui se trouvaient de ce voyage, se remarquaient en première ligne le Prince Bonaparte, MM. Tenore, Buch, Pasini, Pentland, Gaultier de Claubry, Prioli, Pareto, Mayor, Owen, de la Rive, Geromini, Pictet, Bertini, Verga, Turquetti, Masi, Omboni,

Calvi, Brown, Osculati, Merlini, Maffeo, Raiberti, de Filippi, Polli, Capelli, Neiperg, Omalius d'Halloy, Tosoni, Bassi, Mazzarosa, Ranieri Mori, Mittmayer, Foerster, Salvagnoli, Collegno, Biondelli, Furlanetto, Polto, Freschi, Gera, etc. Qui n'aurait voulu partager le bonheur de se trouver en si illustre compagnie? Voir, entendre des savants aussi distingués, pouvoir s'entretenir, ne fût-ce qu'un instant, avec des hommes aussi remarquables, n'était-ce pas une de ces fortunes qui n'arrivent souvent qu'une fois dans la vie?

Déja le rivage de Naples n'apparaissait plus derrière nous que dans le lointain, et nous avions franchi la moitié de la distance qui sépare Capri du point de notre départ, lorsqu'une troupe de dauphins, comme pour nous souhaiter la bienvenue, vint plonger à plusieurs reprises à l'avant de notre navire, nous rappelant à la mémoire les vers si connus d'Ovide:

. . . . . se super æquora curvi
Tollere consuetas audent Delphines in auras (1).

Nous admirions à notre droite toute la côte de Pausilipe, Nisida, les golfes de Pouzzoles et de Baja, le cap de Misène, d'où Pline l'ancien partit l'an 79 de notre ère pour observer la conflagration ter-

---

(1) Met. lib. II, v. 265.

rible qui épouvanta à cette époque ces contrées et où il trouva la mort, ainsi que les îles de Procida et d'Ischia; tandis qu'à notre gauche se déployaient majestueusement les belles rives où fleurissaient jadis Herculanum, Rétine (1) et Pompée, le Vésuve,

---

(1) Tous les auteurs modernes se fondant sur le passage suivant de Pline le jeune : *Retinae class arii imminente periculo exterriti, (nam villa ea subjacebat, nec ulla nisi navibus fuga) ut se tanto discrimini eriperet, orabant*, (lequel se trouve dans la lettre de cet auteur à Tacite, où il lui rend compte de la mort de son oncle) supposent que Rétine qui n'était qu'un village, situé au bord de la mer dans le voisinage d'Herculanum, avait été jadis un port considérable dans lequel les flottes romaines se retiraient; mais, si je ne me trompe, c'est par ce qu'on en a mal compris le sens. En traduisant ce passage, comme deux écrivains français MM. Cochin et Bellicart l'avaient au reste pensé avant moi, on ne saurait en effet en inférer qu'il y ait eu autrefois un port dans ce lieu, et encore moins que les matelots de Rétine eussent pu envoyer supplier Pline de venir à leur secours, quoique cependant l'intention de ce grand homme était sans doute d'aller dans cet endroit pour secourir les gens qui s'y trouvaient, ainsi que dans les autres villages qui étaient sur la même côte; la seule interprétation qu'on puisse donner à ce passage étant la suivante: *Les matelots effrayés du danger que courait Rétine (car cet hameau était situé sous l'embrasement et l'on ne pouvait s'en échapper que par mer) le priaient de ne pas s'exposer à un si grand péril.* Ceux qui font rapporter *Retinae* à *classiarii*, comme si Pline avait voulu dire *classiarii Retinenses*, ne réfléchissent pas à coup sûr que les matelots, qu'ils font venir de Rétine, n'auraient pas eu le temps nécessaire pour se rendre de ce dernier endroit à Misène depuis le moment où le Vésuve avait commencé à entrer en travail dans la journée désignée dans la susdite lettre, et qu'en tous cas ces derniers n'eussent eu plus rien à craindre s'ils s'étaient déja enfuis de Rétine. D'ailleurs, s'il y avait eu à Rétine un port et une flotte, quel besoin auraient eu ses habitans

l'ancienne Stabia, le superbe mont Santangelo et la presqu'île Sorrentine célébrée par Pline le jeune pour avoir été autrefois le siège des Sirènes (1). Encore peu d'instants, et nous étions arrivés devant la pre-

---

d'envoyer chercher à Misène des transports pour s'enfuir par mer? Cette explication me semble d'autant plus naturelle que la suite du même passage vient tout-à-fait à l'appui de ce que je dis. Malgré toutes les supplications qu'on peut faire à Pline de ne pas aller à Rétine à cause du danger que court ce village, il n'en persiste pas moins dans sa résolution. *Vertit ille consilium et quod studioso animo inchoaverat obit maximo. Retinae* se rapporte donc à *imminenti*, et la construction du passage cité doit être : *Classiarii exterriti periculo imminenti Retinae*, comme ce qui suit le prouve, *nam ea villa subjaccbat.* Et voilà pourtant comme on écrit quelquefois l'histoire! Voyez au surplus mes réflexions sur la mort de cet illustre naturaliste dans les notes que j'ai ajoutées à ma traduction de la brochure intitulée : *Analisi e facoltà medicinali delle acque minerali di Castellammare, esposte per ordine di S. E. il Ministro degli affari interni, da' professori Sementini, Vulpes e Cassola ;* notes pillées, ainsi que mes travaux sur les eaux minéro-thermales et les étuves de l'île d'Ischia, par un célèbre *frelon* scientifique qui s'en est servi pour s'engraisser du fruit de mes sueurs dans une brochure publiée à Londres, en 1841, sous le titre de *Hints for invalids about to visit Naples;* et cela probablement pour confirmer encore davantage le fameux *sic nos non nobis* par ce nouvel exemple de piraterie littéraire. Mais je laisse à Dieu et à l'opinion publique le soin de récompenser selon ses mérites cet honnête *confrère* de l'espèce à laquelle fait allusion notre bon Lafontaine, quand il dit dans une de ses inimitables fables :

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.

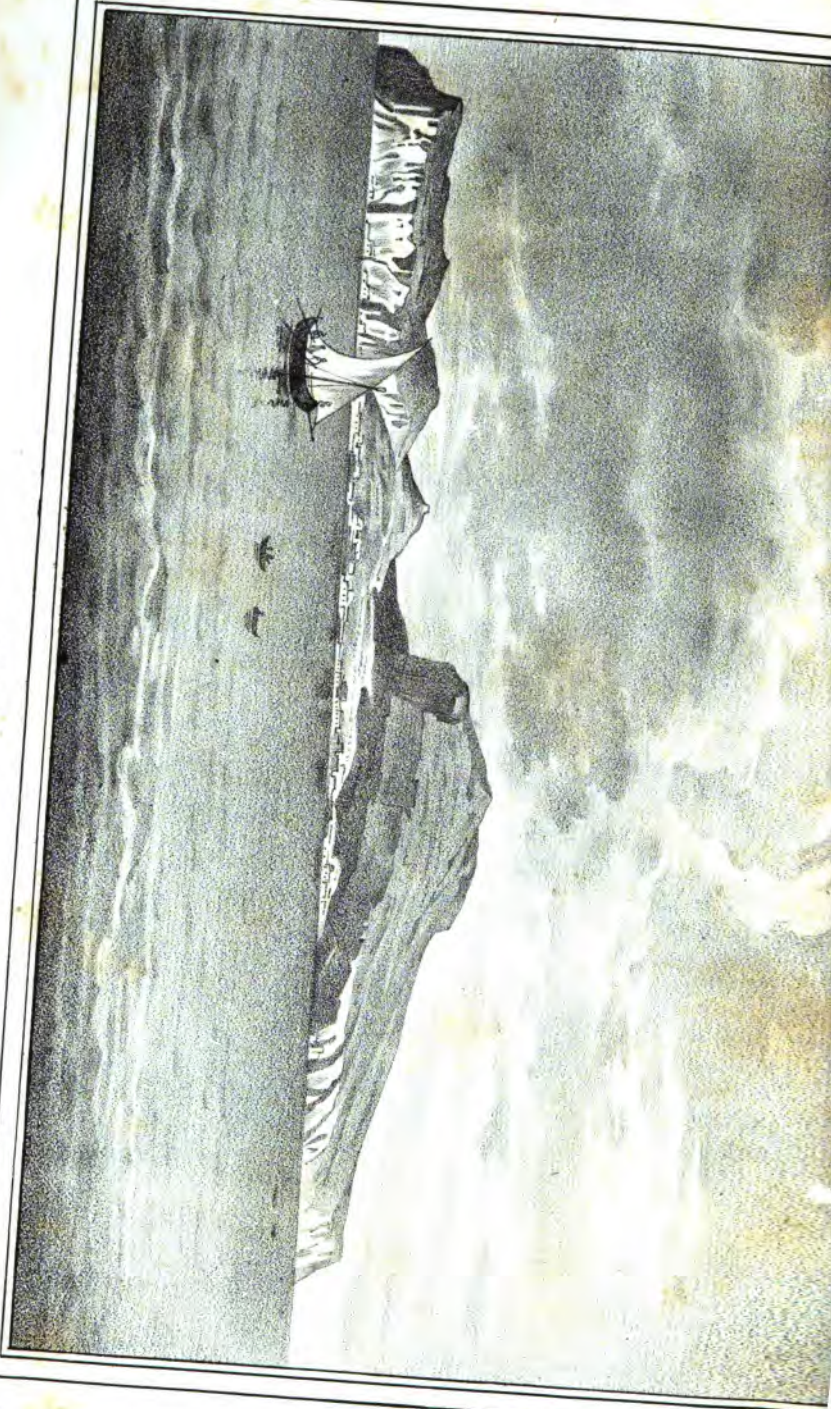
(1) *Surrentum cum promontorio Minervae Sirenum quondam sede.* Hist. nat. lib. III, cap. V.

mière station de notre voyage, la pointe de Vitarèto qui termine au nord l'extrémité occidentale de Capri, à environ dix-sept milles de Naples, en face de l'entrée de la grotte d'Azur. Le Stromboli ayant arrêté ses roues pour nous donner le temps d'examiner le magnifique phénomène d'optique que l'on admire dans cet antre, nous nous empressâmes tous de nous y rendre chacun à notre tour. Une ouverture étroite et basse, ayant seulement trois palmes environ de hauteur, pratiquée naturellement dans une masse rocailleuse et n'admettant qu'un petit bateau pouvant contenir trois à quatre personnes, sert d'entrée à ce lieu. Après avoir traversé cette espèce de couloir on arrive dans une grotte spacieuse, formant une sorte de port caché dans l'intérieur du rocher, dont la forme est presque elliptique, ayant environ cent quatre-vingt-seize palmes de longueur et à peu près cent quatre palmes de largeur. Dans le temps où la mer est calme, celle-ci présente dans cette caverne une profondeur de quatre-vingts palmes, et la hauteur de la partie la plus élevée de la voûte de cette dernière offre une élévation presque pareille, bien que dans les autres points cette élévation n'arrive seulement qu'à vingt-deux palmes ; ce qui donne par conséquent la liberté de voir commodément la dite grotte dans toutes ses parties, et permettrait pareillement d'y demeurer sans péril, quand même la mer à l'improviste viendrait à s'agiter et à en

empêcher la sortie. Mais ce qui rend principalement ce lieu si digne d'être visité par tous les voyageurs, c'est que les eaux de cet antre, au lieu d'être noires comme il semblerait qu'elles devraient l'être dans une caverne, sont au contraire d'une limpidité surprenante et leur couleur offre en même temps une teinte céleste du plus ravissant azur d'où est venu le nom de cette curiosité naturelle, laquelle teinte se reflétant sur les parois et la voûte de cette grotte secrète forme un spectacle vraiment magique, unique dans son genre. Ce phénomène, dû aux effets combinés de la transmission (1) autant que de la réflexion de la lumière qui n'arrive dans cette caverne qu'après avoir traversé les ondes de la mer, provient de ce que les parois de la grotte dont il s'agit qu'on voit descendre perpendiculairement et presqu'en forme de muraille jusqu'au fond des eaux du côté gauche de son entrée, sont à l'opposite du côté droit de la même entrée disposées admirablement en forme de voûte, s'étendant à fleur d'eau dans une assez longue extension jusqu'à une petite pointe contiguë qui plonge dans la mer, et formant ainsi

---

(1) C'est à dessein que je me sers de ce mot, et que je n'employe pas celui de *réfraction* adopté par tous les auteurs qui ont écrit sur ce phénomène. On comprend, en effet, facilement que la réfraction de la lumière ne joue ici non seulement qu'un rôle tout-à-fait secondaire, mais que le phénomène dont il est question dépend principalement de la couleur du milieu à travers lequel les rayons lumineux sont obligés de passer pour arriver jusque dans la susdite grotte.

CAPRI

une large et profonde cavité occupée entièrement par la plaine azurée, force est en conséquence aux rayons lumineux qui doivent passer à travers cette excavation pour parvenir dans ce lieu de se revêtir de la couleur des flots.

Une circonstance intéressante à noter en outre dans cet endroit, c'est que vers la moitié à peu près du côté droit de la même grotte se voit une sorte de débarcadère, donnant entrée à un souterrain, situé quatre palmes au-dessus du niveau de la mer et se prolongeant près de trois cents palmes en s'élevant insensiblement jusqu'à une espèce de cul-de-sac, où la chaleur fait monter le thermomètre de Réaumur à 35° + o, en même temps qu'on y observe selon le savant Mangoni, lequel est le premier qui ait publié une description exacte de cette grotte, une pierre de forme rectangulaire, placée à la partie supérieure de la voûte de cet antre et paraissant y avoir été mise à dessein pour servir en quelque sorte de couvercle à cette impasse. Cette caverne était-elle jadis une route occulte qui dans les temps anciens conduisait des villas supérieures à la mer? Cette opinion est celle du susdit Mangoni, et tout porte à croire qu'elle est la plus vraisemblable, puisque du temps des Romains il y avait dans le territoire de Damecuta, qui est au-dessus de la grotte d'Azur, une grandiose villa. En considérant la magnificence avec laquelle ces conquérants du monde construisaient leurs maisons de

campagne, il n'y a rien d'étrange assurément à supposer qu'ils eussent ouvert une descente dans ce souterrain creusé en grande partie par la nature; attendu que servant à la fois d'ornement et de commodité à la susdite villa, cette voie aurait formé alors un chemin secret pour se rendre au rivage qui est au-dessous, lorsque dans ces temps éloignés surtout les eaux de la même grotte étaient plus basses, comme c'est l'opinion commune, et que parconséquent l'entrée devait en être aussi plus élevée et ouverte. Il serait à désirer seulement qu'on voulût entreprendre une excavation dans le territoire supérieur pour arriver à découvrir l'extrémité du chemin souterrain en question: ce travail, s'il ne produisait pas la découverte d'anciens monuments qui sont peut-être ensevelis dans ce lieu, tournerait en tout cas à l'avantage des habitants de Capri et des voyageurs, qui acquerraient ainsi une route commode pour aller par terre visiter la grotte dont nous parlons. Puisse donc ce voeu être bientôt rempli.

On dit communément et tout le monde le répète que bien que la grotte d'Azur ait été connue anciennement, comme nous venons de le voir, on n'avait conservé aucune tradition de cet antre et que la découverte de nos jours en est due à un pêcheur de Capri, nommé Angelo Ferrara, lequel y pénétra pour la première fois à la nage le 16 mai 1822. Sans vouloir diminuer en aucune façon le mérite de la découverte, si l'on doit l'ap-

peler de la sorte, de ce brave marinier, je dois à la vérité de faire connaître ici que cependant il n'en est point ainsi, quoique d'ailleurs la même erreur se trouve consignée dans un excellent article sur cette grotte merveilleuse, écrit par le savant chevalier Gabriel Quattromani, et qui est inséré dans l'Album scientifique artistico-littéraire de Naples de cette présente année (1). Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir le docte ouvrage intitulé: *Historiae Neapolitanae libri duo*, publié en 1605 par le célèbre Capaccio, et réimprimé en 1771, et l'on y lira tout le contraire de l'opinion aujourd'hui reçue à cet égard. Voici ce que dit en effet cet auteur sur cette grotte, en décrivant Capri: *Inter speluncas, una reliqua est, quam ingressu valde obscuram cernes, in lucidum deinde sinum desinit, in quem superne aquarum stillicidiis, mare nimis delectabile redditur* (2); paroles qui se trouvent également dans un ancien guide du Cratère napolitain rédigé par Antoine Parrino au commencement du siècle dernier, et réimprimé en 1751 (3),

(1) Selon l'intéressant opuscule intitulé: *Due giorni a Capri*, par l'architecte François Alvini, il existerait une autre version à l'égard de cette découverte, car cet auteur assure que ce fut seulement le 19 août 1826, que deux jeunes Suisses Copis et Frisi y entrèrent également à la nage pour la première fois; mais il est bien démontré par les dates que je cite qu'Angelo Ferrara avait déja pénétré dans la susdite grotte avant les deux Suisses nommés plus haut.

(2) Op. cit. t. II, p. 166.

(3) Op. cit. p. 138.

lesquelles excluent en conséquence l'idée que la tradition n'avait conservé aucun souvenir de ce lieu. Que depuis la fin du siècle précédent, les divers événements qui se sont succédés dans le royaume de Naples jusqu'au retour du sage Ferdinand I, ayent pu être cause que cette grotte ait été dès-lors moins fréquentée et de plus en plus par conséquent oubliée, c'est ce qui devait sans doute arriver dans ces temps de calamiteuse mémoire, où les voyages ayant pour but des recherches archéologiques et topographiques de cette nature n'étaient ni aussi fréquents ni faciles, comme ils le sont de nos jours, à présent qu'une heureuse et bienfaisante paix nous permet de nous occuper avec plaisir et succès de semblables travaux.

Capri, placée en quelque sorte comme une sentinelle avancée à l'embouchure du golfe de Naples, et entourée de rochers calcaires d'une hauteur inaccessible qui n'offrent que deux endroits où les barques puissent aborder en sûreté, a environ huit milles de circonférence. Elle est située sous le 40° 45' de latitude septentrionale, et le 11° 60' de longitude à l'est du méridien de Paris. Divisée en deux hautes montagnes, dont la plus grande le Solaro s'élève à dix-huit cents pieds au-dessus de la mer, elle fut inculte et déserte jusqu'au temps où les Thélébéens ainsi appelés du nom de leur roi Thélébus, sortis à ce qu'on prétend de l'Acarnanie, vinrent avant la guerre de Troye l'habiter et y fondèrent

deux villes ou villages, l'un à la partie occidentale et l'autre à l'orient, dans les lieux mêmes où se voyent aujourd'hui Capri et Anacapri, dont l'étymologie grecque signifie proprement ville au-dessus de Capri, et où l'on monte de ce dernier endroit par un escalier taillé dans la roche de cinq cent trente-six degrés. Grace à cette aventureuse colonie, cette île ne tarda pas à être florissante, et avec les arts qui y furent introduits on ne manqua pas d'y fonder des établissements pour la jeunesse. Passée plus tard sous la domination de la république Napolitaine, elle y resta jusqu'à l'époque où cette dernière ayant perdu l'île d'Ischia qui lui avait été enlevée par Auguste, ce prince désireux de posséder Capri, à cause d'un prodige qu'il croyait être arrivé dans cette île à son débarquement (1) la demanda aux Napolitains, qui la lui cédèrent en échange d'Ischia laquelle retomba ainsi sous ses anciens maîtres. Suétone nous apprend que cet empereur y ayant fait pour lors élever de superbes palais, habita pendant quelque temps Capri, où il se plaisait beaucoup, prenant de l'agrément à faire habiller de jeunes Romains à la grecque et de jeunes Grecs à la romaine, pour les faire jouer et réciter devant lui des pièces de vers. Mais si cette île a-

(1) *Apud insulam Capreas veterrimae ilicis demissos jam ad terram languentesque ramos convaluisse adventu suo adeo lætatus est, ut eas cum republica Neapolitanorum permutaverit, Ænaria data.* Suet. in August. 72.

vait été sous le pouvoir d'Auguste le séjour de la paix et des lettres, elle ne tarda pas à devenir sous le règne de Tibère celui de l'esclavage et de la plus effroyable corruption. Ce fut l'an 27 de J. C. que ce voluptueux prince alla cacher ses débauches dans ce lieu retiré, laissant à son favori Séjan le soin de tenir les rênes de son autorité. On peut juger toutefois par l'immense quantité de ruines et de restes d'anciennes constructions, qui s'y trouvent encore, de la magnificence que dut présenter Capri sous ce farouche despote. Tacite parle dans ses annales (1) de douze palais de diverses architectures que cet empereur y fit construire presque tous sur des points élevés, et d'où l'on pouvait jouir d'une vue délicieuse. Chacun d'eux portait le nom d'un des dieux du paganisme, et le plus fameux était celui dédié à Jupiter, situé sur l'extrémité orientale de l'île formée par un rocher coupé à pic d'environ six cents pieds de hauteur, non loin du lieu où l'on voyait anciennement la tour du phare qui servait de guide aux navigateurs, et qui s'écroula par suite d'un tremblement de terre peu de temps avant la mort de ce monarque. C'est dans les environs de ce palais isolé que l'on montre toujours aux curieux le chemin qui conduit au si célèbre et horrible *saut*, d'où Tibère faisait précipiter sous ses yeux les victimes sur lesquelles il

(1) An. lib. IV, cap. 30.

avait-épuisé les plus longs et les plus cruels supplices, et que des soldats armés de crocs et d'avirons avaient le cruel office de rejeter du rivage dans les eaux (1) ! Tant de siècles écoulés sur ces terribles événements n'ont pu encore en faire oublier la mémoire, et il n'est pas un habitant de Capri, lequel passant dans ces lieux ne frémisse d'horreur en songeant seulement à la cruauté du tyran soupçonneux, qui avait pu imaginer de semblables tourments. Mais hâtons-nous de jeter un voile sur les forfaits dont ce monstre couvert de crimes épouvanta Capri et le reste du monde durant sa trop longue vie. Ceux qui voudront plus de détails sur cette partie de l'histoire de cette île pourront trouver tout ce qu'ils pourraient désirer sur cette matière dans le précieux ouvrage de Mangoni, dont j'ai fait mention plus haut, intitulé : *Ricerche topografiche, archeologiche ed istoriche sull'isola di Capri*, Naples 1834. J'ajouterai cependant que la population de l'île entière, laquelle était autrefois beaucoup plus considérable, se monte présentement à trois mille cinq cents habitans, dont mille neuf cent quatre-vingts demeurent à Capri, et mille cinq cent vingt habitent Anacapri,

(1) *Carnificinae ejus ostenditur locus Capreis, unde damnatos, post longa et exquisita tormenta praecipitari coram se in mare jubebat, excipiente classiariorum manu, et contis atque remis elidente cadavera, ne cui residui spiritus quidquam inesset.* Suet. in Tib. 62.

tous en général agriculteurs ou mariniers et pêcheurs, se faisant remarquer par des moeurs pures et hospitalières, en même temps qu'ils sont actifs et industrieux autant que les ressources bornées de leur île le leur permettent. Enfin parmi les productions qu'offre Capri, je mentionnerai pour terminer ce paragraphe son excellent vin rouge avec ses fruits délicieux, et son huile qui le dispute à celle de Vico; mais malheureusement l'exiguité des terrains qui produisent ces denrées, dont cette île alimente Naples, fait qu'on y en récolte une trop faible quantité pour subvenir à toutes les nécessités de ses habitants, et c'est aux produits de la pêche et de la chasse principalement du temps des cailles de pourvoir au surplus de leurs besoins (1).

Pendant que nous nous mettions de nouveau en route pour continuer notre voyage à onze heures du matin, en faisant honneur à un confortable déjeuner, nous rappelant que c'était à pareille journée que trente-sept ans auparavant avait été entrepris l'assaut de Capri par les soldats Franco-Napolitains, le brave chevalier Antoine Carafa Noja, Eletto de la municipalité du quartier de Chiaja,

(1) Consultez à cet égard l'intéressant opuscule intitulé : *Statistica fisica ed economica dell'isola di Capri*, dû au savant Salvatore Tommasi, secrétaire de l'Académie des Aspirants Naturalistes, fondée et dirigée par le célèbre professeur O. G. Costa, auquel l'histoire naturelle est redevable de tant de précieuses découvertes.

qui nous accompagnait et avait assisté comme volontaire à la prise de cette île qui se rendit le 18 octobre 1808 au général Lamarque, lequel cite ce digne officier dans son rapport, voulut bien nous raconter tous les épisodes de ce fait d'armes incroyable, dans lequel les troupes Napolitaines se couvrirent de gloire en rivalisant de courage avec les intrépides soldats Français, qui exécutèrent cette immortelle entreprise ; et nous ne pûmes que nous étonner comment une poignée de monde avait pu se rendre maîtresse de ce lieu, justement considéré par les Anglais eux-mêmes comme un petit Gibraltar, et alors occupé par une nombreuse garnison commandée par le trop fameux sir Hudson Lowe, qui sept ans plus tard fut le gardien de Napoléon à l'île de Ste. Hélène (1).

---

(1) Voyez la relation de la prise de Capri par Mariano d'Ayala qui se trouve dans les intéressants mémoires historiques et militaires sur ce royaume, que l'on doit à l'impartiale et savante plume de cet habile officier d'artillerie, lequel, retiré aujourd'hui de la carrière militaire active, employe ses loisirs à honorer sa patrie en tirant de l'oubli les nombreux faits d'armes dans lesquels se sont illustrés à diverses époques ses concitoyens. Tout ce qui a rapport à la reddition de cette île à l'époque dont je parle, ne pouvant au reste manquer d'être lu avec intérêt par les personnes sous les yeux desquelles pourront tomber ces pages, j'ai cru de mon devoir de joindre à l'appendice qui trouvera sa place à la fin de cette relation l'extrait du rapport du général Lamarque touchant la prise de Capri, ainsi qu'une lettre inédite de l'ancien commandant de cette île, sir Hudson Lowe, adressée au général Lamarque ; *autographe* qui était destiné par M. d'Ayala à orner la seconde

Après avoir salué en passant la chapelle de S.te Marie du secours, située sur la pointe orientale de Capri qu'on appelle aujourd'hui le Capo, nous dirigeant maintenant vers l'ancien promontoire Athénée appelé présentement pointe de la Campanella (1), nous ne tardâmes pas à découvrir le lieu où Strabon raconte qu'un temple avait été élevé par Ulysse à Minerve (2), et qui est séparé de Capri par un canal d'environ trois milles. C'est dans ces parages que jadis les navigateurs, après avoir échappé aux périls de la mer, avaient coutume de faire des libations à cette divinité en revenant de leurs courses lointaines, ainsi que nous l'apprennent ces vers de Stace :

Prima salutavit Capreas, et margine dextra
Sparsit Tyrrhenae Mareotica vina Minervae (3).

Ici finit le golfe de Naples et commence celui

édition de son ouvrage, et dont il a eu cependant la générosité de me céder la priorité, c'est pourquoi je me fais un devoir de lui en adresser ici mes plus sincères remercîments.

(1) Ce nom lui vient parce qu'une cloche était autrefois placée dans ce lieu pour avertir les habitants des alentours de l'arrivée des corsaires, depuis qu'en 1588 une flotte de ces forbans avait emmené en esclavage trois mille Sorrentins et mille quatre cents habitants de Massa, après en avoir massacré un grand nombre.

(2) *Pompeiis contiguum est Surrentum Campanorum: unde prominet Athenaeum, seu Minervae promontorium, quod alii Prenussum vocant. Eo in promontorio fanum est Minervae ab Ulysse conditum.* Geogr. lib. V.

(3) Silv. lib. II carm. 2.

de Salerne connu anciennement sous le nom de Posidonia ou de Paestum dans lequel nous allons entrer. C'était le moment d'agiter la question s'il était probable que Capri et le promontoire Minervien avaient pu être dans les temps passés unis. Nous n'en manquâmes pas comme on peut le penser l'occasion, et j'eus la satisfaction d'entendre les premiers géologues de l'Europe professer la même opinion que celle qui avait déja été avancée à cet égard par Strabon (1), s'appuyant sur la similitude des rochers existants sur les deux côtés de ce détroit, lesquels sont de la même pierre calcaire, élevés et taillés presque perpendiculairement. Pour que cela ait été en effet ainsi, il n'y a qu'à supposer que les masses qui unissaient jadis Capri au continent reposaient sur des cavernes volcaniques: un tremblement de terre sousmarin, en détruisant leurs voûtes, obligea ces rochers à se précipiter au fond des eaux, et Capri devint île. Ce qui arriva non loin du même lieu dans l'endroit appelé Roncato, à peu de distance de Termini, le 21 avril 1819, ne semble-t-il pas d'ailleurs donner plus de force à cette supposition? Dans la soirée du susdit jour, dit le comte Milano (2), la roche de

---

(1) *Sunt qui Lesbum ab Ida abruptam credunt, ut Prochytam et Pithecusam a Miseno, Capreas ab Athenaeo.* Op. cit. lib. I.

(2) Cenni geologici sul tenimento di Massa lubrense. Napoli, 1820, p. 70.

Roncato fut ébranlée, en même temps qu'un bruit souterrain accompagna ce phénomène. La mer était agitée et le ciel couvert de noirs nuages ; dans la journée il avait plu et le tonnerre s'était fait entendre. A ces diverses circonstances vint s'unir un ouragan impétueux, mais qui ne dura que peu de temps. Plusieurs fentes, dont quelques unes avaient dix pieds de largeur et étaient considérablement profondes, furent occasionnées en attendant par cet accident à cette roche. Dire que ce partiel tremblement de terre ne fut senti que dans cet endroit, et qu'on ne s'en aperçut en aucune manière au prochain village de Termini, n'autorise-t-il pas d'après cela à croire que cet événement dut être produit par l'affaissement de quelque caverne souterraine locale, semblable en petit à celui qui eut pour résultat la séparation de Capri (1)? Mais si l'on voulait une autre preuve que sous la pointe de la Campanella existent des volcans toujours en activité, nous la trouverions encore

(1) Tout en faisant des vœux pour que mes prévisions ne se réalisent jamais, je ne dois pas cacher qu'il ne serait pas impossible qu'un semblable événement pût arriver tôt ou tard à la grotte d'Azur par la disposition d'une des parois de la dite grotte. C'est une réflexion que j'avais déja faite pendant ma première visite dans cette grotte et qui ne m'a pas empêché pourtant d'y retourner une deuxième fois, mais je la consigne ici pour qu'elle puisse servir un jour, tout en croyant cet accident peu probable, *ad futuram rei memoriam*, si cependant contre toute attente ce malheur devait arriver.

dans ce qui se passa le 17 janvier 1829 dans le lieu dit Covone, près du village de Pastèna. Dans la nuit du même jour s'ouvrit dans cet endroit une espèce de gouffre, d'où il sortit une épaisse fumée et une matière argileuse, ainsi que des nombreuses fentes qui s'étaient formées autour ; le lendemain tout était disparu. En voilà donc assez, j'espère, pour confirmer l'opinion énoncée plus haut.

Mais nous voici entrés dans le golfe de Salerne. Un horizon des plus magnifiques se présente à nos regards, et nos yeux ne peuvent se lasser de se porter successivement sur les fertiles plaines d'Eboli et de Paestum arrosées par l'ancien Silaro, aujourd'hui Sélé, sur les bords duquel s'élevait autrefois le temple de Junon Argive fondé par Jason et les Argonautes (1) et qui sépare Salerne des *prés fleuris* d'Homère, lesquels vont aboutir aux promontoires d'Acropolis et de Licose qui semblent s'unir aux montagnes de l'antique Grande-Grèce. Nous arrivons en face des trois écueils connus aujourd'hui sous le nom vulgaire des Galli. Jadis habités, dit-on, par les redoutables Sirènes et appelés par cette raison Sirénuses, ces rochers calcaires n'offrent rien à présent de particulier, mais viennent seulement attrister nos souvenirs. C'est là que Manso, fils de Sergius duc d'Amalfi, fut

(1) *Post Silari ostia, Lucania sub equitur, fanumque Junonis Argivae ab Jasone conditum.* Strab. op. cit. lib. VI.

relégué en exil, en 1039, après avoir régné quatre ans et trois mois, par ordre de son frère Jean qui lui fit auparavant crever les yeux (1). Une de ces îles, quoique moins grande que celle qui s'appelle île longue, porte le nom de Castelletto, parce que sans doute un château y était autrefois élevé. Si l'on en croyait l'opinion générale, ce serait à ces écueils que Virgile fait allusion, quand il dit après avoir raconté la mort du pilote d'Enée :

Jamque adeo scopulos Sirenum advecta subibat
Difficiles quondam multorumque ossibus alba (2).

Le savant chevalier Quaranta, dans le grand ouvrage intitulé : *Napoli e i luoghi celebri delle sue vicinanze*, offert si gracieusement par la ville de Naples à tous les membres du Congrès, pense également que c'est dans le même voisinage que demeuraient les Sirènes, et qu'Ulysse réussit à les éviter, en faisant boucher les oreilles de ses compagnons avec de la cire et se faisant attacher lui-même au mât de son vaisseau, selon le conseil de Circé, pour ne pas être séduit par la voix de ces filles d'Achéloüs et de Calliope, se fondant sur le passage suivant d'Homère (3) :

(1) Capaccio, op. cit. tom. 1, p. 153.
(2) Eneid. lib. V.
(3) Vol. I, p. 39.

Σειρηνων μεν πρωτον ανωγει θεσπεσιαων
Φθογγον αλευασθαι, και λειμων' ανθεμοεντα.

Sirenum quidem primum jubet divinarum
Vocem cavere, et pratum floridum (1).

Malgré l'autorité d'un auteur aussi distingué, je crois néanmoins que c'est une double inadvertance, et que l'on doit retenir seulement d'après Pline que le promontoire de Sorrente a bien pu être autrefois un des séjours des Sirènes, sentiment avancé également par Strabon (2), comme le cap Péloro en Sicile a été aussi nommé par quelques auteurs pour avoir été pareillement un des sites occupés par les mêmes enchanteresses, mais que ni Homère ni Virgile n'ont entendu parler assurément des Galli dans les vers ci-dessus. Si l'on admettait un instant le sentiment contraire au mien, où serait dans ces lieux le pré fleuri si explicitement indiqué par Homère (3)? Sans doute il ne faudrait pas prétendre l'avoir trouvé sur les côtes escarpées de

---

(1) Odyss. c. XII, v. 158 et 159.

(2) *Sed a Surrento vicinis locis usque ad fretum quod est juxta Capreas cubito similis quidam terrae flexus interjacet, ab altera montani lateris parte Sirenum fanum habens, ab altera ad Posidoniatem sinum, tres exiguas insulas desertas ac saxosas, quæ vocantur Sirenusae, et in ipso trajectu Minervae templum.* Op. cit. lib. I.

(3) Ce qui me fortifie d'autant plus dans cette opinion, c'est que le même poëte en décrivant l'habitation des Sirènes (c. XII. v. 44, 45 et 46.) employe encore la même

Capri aussi bien que de la Campanella, et encore bien moins sur les rives où fut enterrée plus tard Parthénope, puisque cette dernière vivait toujours alors et ne vint dans ces lieux que poussée après sa mort par les flots. D'ailleurs Homère, en chantant les voyages d'Ulysse, ne raconte-t-il pas que ce héros ne descendit point chez les Sirènes ; et dans ce cas, comment concilierait-on ce que dit Strabon que le temple de Minerve fut fondé par Ulysse avec le rapport d'Homère ? Je dirai plus, selon Pline les Sirénuses ne seraient point même les rochers que nous appelons aujourd'hui les Galli, car d'abord cet auteur non seulement ne fait pas mention de ces derniers, puisqu'il passe immédiatement de Capri à Leucothée (1) qu'il appelle dans d'autres endroits Leucasie et Leucosie, connue à présent sous le nom de Licose (2), et où

---

expression de *pré*, que nous ne pouvons pas appliquer assurément au promontoire Minervien ni à Capri :

Αλλα τε Σειρηνες λιγυρῃ θελγουσιν αοιδῃ,
Ημεναι εν λειμωνι. πολυς δ'αμφ' οστεοφιν θις
Ανδρων πυθομενων, περι δε ρινοι μινυθουσιν.

Sed Sirenes arguto fascinant cantu,
Sedentes in prato : ingens vero circum ossium acervus
Virorum putrefactorum ; circumque cutes tabescunt.

(1) *Tiberii principis arce nobiles Capreae circuitu XL. M. passuum CX. Leucothea.* Hist. nat. lib. III, p. 64.

(2) Que le nom de Leucothée ait appartenu à la Licose moderne, on ne saurait en douter par les raisons qu'on

il met le tombeau d'une Sirène (1), après avoir averti que cette île avait été détachée du promontoire des Sirènes qui n'est autre que le cap Licose d'aujourd'hui (2); mais il place au contraire les Sirénuses, contre l'assertion de Strabon, près du promontoire de Lacinium dans le golfe de Squillace, immédiatement après l'Ogygie d'Homère où

---

lit dans la dissertation du savant Magnoni intitulée : *De veris Posidoniae et Paesti originibus*, aussi bien que dans un passage de Cassiodore, dans lequel cet écrivain fait mention d'un fameux marché qui se tenait encore de son temps dans le voisinage de cette île, et où l'on se rendait en foule pour jouir au son des chants et des instruments des agréments qu'on rencontrait dans cette ville momentanée, non seulement de tous les points de la Lucanie, mais encore des provinces les plus éloignées. *Frequenter siquidem probatione didicimus* (dit cet auteur dans sa lettre 33 du livre VIII,) *Lucaniae conventu, qui prisca superstitione Leucothea nomen accepit, quod ibi sit aqua nimio candore perspicua.* Pomponius Mela dans le cinquième chapitre du livre second de sa géographie, et Volateranus l'appellent aussi *Leucothée.* Enfin, Festus la nomme à son tour *Leucosie.* Le même Magnoni prétend, il est vrai, qu'Antonini s'est trompé en plaçant le marché dont il vient d'être question vis-à-vis de la Licose, tandis qu'il avait lieu dans la vallée de Diane; mais tout porte à penser cependant que le susdit marché prit son nom de Leucothée du nom d'une des Sirènes, et c'est l'opinion que je suis ici, sans me mettre en peine si ce marché avait lieu devant la Licose même ou dans la vallée de Diane, n'ayant pas la prétention assurément entre des écrivains aussi célèbres qu'Antonini et Magnoni,

. . . *tantas componere lites.*

(1) *Contra Paestanum sinum Leucasia est a Sirene ibi sepulta appellata.* Hist. nat. lib. III, cap. 7, p. 65.

(2) *Avellit. . . Leucosiam Sirenum promontorio.* Op. cit. lib. II, cap. 88, p. 11.

demeurait la belle Calypso (1). Observons ensuite que nous trouvons Ulysse, aussitôt après avoir passé devant les Sirènes, dans le voisinage de la redoutable Sylla et s'armant pour la combattre. Dès lors, n'est-il pas évident qu'on ne saurait situer les Sirènes d'Homère, sinon dans un endroit plus approché du goufre où la mythologie avait placé le susdit monstre marin, que ne le sont sans contredit l'île de Capri ou le promontoire Minervien? Enfin, Virgile lui-même ne nous a-t-il pas clairement indiqué le véritable site, dans lequel nous devons rechercher le séjour des Sirènes, à l'époque où il faisait voyager son héros? Quand Énée arriva-t-il, en effet, selon ce divin poète, aux écueils indiqués par les vers cités plus haut:

Jamque adeo scopulos Sirenum advecta subibat, etc.

N'est-ce pas immédiatement après la chute de Palinure dans la mer, accident qui fit donner le nom de cap de Palinure au promontoire qui existe dans ce lieu, près de l'ancienne Velia, et qu'il porte encore de nos jours? Devant Velia étaient, au rapport du même Pline, les îles de Pontia et d'Isacia connues sous le nom d'Oenotrides (2), après les

---

(1) *Altera Calypsus quam Ogygiam appellasse Homerus existimatur. Praeterea tres Sirenusae, Meloëssa.* Op. cit. lib. III, cap. 10.

(2) *Contra Veliam, Pontia et Isacia utraeque uno nomine Oenotrides.* Op. cit. lib. III, cap. 7, p. 65.

quelles vient la Leucasie, où Strabon lui-même a placé également la sépulture d'une des Sirènes (1), située, comme nous l'avons vu plus haut, en face du cap qui, selon Pline, portait le nom des Sirènes, et cela probablement parce que ces dernières devaient y faire habituellement leur demeure. D'après les considérations précédentes, comment pourrait-on ne pas trouver en conséquence infiniment plus exact d'attribuer aux îles ci-dessus et à leur voisinage dangereux les vers de Virgile qu'aux Galli? Non seulement, les plaines de Paestum se rapportent plus aussi au *pré fleuri* d'Homère que le lieu où l'on voit les Galli; mais, comme ces parages étaient fréquemment le théâtre de naufrages; qui pourrait certifier que les restes des infortunés qui avaient eu le malheur d'être jetés sur ces inhospitalières rives n'ont pas été peut-être la première, et l'unique cause de la description fantastique, que les poètes nous ont faite des os qui encombraient le séjour des Sirènes? Les anciens auteurs latins parlent de deux flottes romaines, qui furent presqu'entièrement détruites par une tempête près des mêmes Oenotrides; la première fois l'an 500 de Rome, sous le consulat de C. Servilius Cepione et de C. Sempronius Bleso, et la seconde

---

(1) *Hinc cum enavigaberis, Leucosia occurrit insula, parvum ad continentem habens cursum, nomen a Sirenum una sortita.* Strab. geogr. lib. VI.

l'an 706 du temps d'Auguste (1). Il est proba-

---

(1) Les cadavres rejetés par la mer après ces naufrages furent renfermés selon Antonini dans trois des six grottes voisines du golfe de la Molpe, lesquelles s'appellent toujours de nos jours *grottes des os*. On y trouvait encore du temps du même Antonini des tibias attachés à leurs pieds et des crânes avec leurs mâchoires, mais le tout formant une seule masse tellement dure et compacte qu'il fallait un marteau pour les briser. (Lucania, tom. I, pag. 363). Je n'ignore pas à la vérité que d'autres auteurs ont prétendu que ces os étaient des restes non d'hommes mais d'animaux; mais, en attendant qu'il me soit permis de pouvoir visiter moi-même ce lieu, je préfère suivre l'opinion commune à cet égard, d'autant plus que je la trouve confirmée dans une lettre que le digne archiprêtre Giovanni de Sanctis de Torre Orsaja, commune située à dix-huit milles du golfe de la Molpe, m'écrivait encore le 8 janvier dernier sur ce sujet. Pour ne pas priver mes lecteurs du témoignage de ce savant ecclésiastique, voici, en effet, le passage de sa lettre qui se rapporte au lieu dont il est question. « Questa mia patria che dista dal mare di Policastro non più che quattrò miglia, dista dalla Molpe sole miglia diciotto, e come che la Molpe pur facesse parte del golfo di Policastro ch'è chiuso tra il capo Palinuro e quello del Cetraro, tuttavia è la Molpe un seno di mare così interessante per la così detta *Cala delle ossa* che merita una designazione a parte nelle carte tanto geografiche quanto marittime. Poche miglia al di là della marina di Camerota, prima però che si arrivi al promontorio Palinuro, nello scoglio tagliato a picco vedesi una grotta entro alla quale penetra libero il mare, cosicchè chi va a visitarla vi debbe intrare in barchetta, la quale nel suo interno è tapezzata tutta di ossa, legate fra loro in masse confuse mediante un bitumo quasi sempre del colore del solfuro d'antimonio, senza però avere de' punti lucicanti come questa sostanza. Le osse non sono come per ordinario facili a sgretolarsi, ma ridotti allo stato di pietra probabilmente da quel bitume che gli tiene ammassati. Atteso la gran forza che fa duopo impiegare con ferri appuntati per ispezzare qualche brano da quelle masse durissime, le ossa vengono sempre in ischegge nei

ble même qu'Horace dut se trouver dans la dernière, quand il dit dans une de ses odes qu'il a été sauvé par la faveur d'Apollon :

Non Siculâ Palinurus undâ
Utcunque mecum vos eritis, libens
Insanientem navita Bosphorum
Tentabo, et arentès arenas
Littoris Assyrii, viator (1).

---

pezzi che ogni visitatore ne prende per memoria, ne io potrei farvi fede di aver visto giammai teschi coi denti, o tibie intere attaccati ai piedi come scrive il nostro Antonini; ma posso assicurarvi che quelle ossa sono umane, sia perchè questa è la opinione ricevuta da tutt'i dotti che le hanno studiate, sia perchè fra quelle masse ossee sonosi spessissimo trovati de' denti e de' crani che evidentemente erano umani, e non di bruti, ed io ne ho visto parecchi in case di amici che ne facean serbo per rarità. Non istento però a credere a' detti del barone Antonini. Ai tempi suoi quella cala non avea ricevuto tanti visitatori e tanti *guastatori* quanti d'allora fin'oggi, e perciò quelle masse essendo quasi intiere potevano presentare quelle rarità ch'egli narra, e l'Antonini poi è scrittore di buona fede in questa parte storica. Ma avvenuti i rivolgimenti del 1806 per la continua lotta tra i Francesi e gl'Inglesi che si esercitava sui nostri mari, cominciò quella grotta ad essere visitata da infiniti personaggi de' quali ognuno volle averne reliquia, e quindi n'è avvenuto che quelle masse grandissime d'ossa impietrite, lungi dall'essere vergini ed intiere, sono state in mille parti rotte e staccate, il che impedisce poter più osservare l'intierezza degli ossi. Anche io ne avea riportato quando fui a vederla un bellissimo pezzo che conservava per ricordo, contenente visibilmente un trocantere con altre ossa minori amassate; ma l'onore di una visita che ricevetti da ragguardevole personaggio me ne privò. »

(1) Ode IV, lib. III.

D'un autre côté, ne savons-nous pas aussi que c'est du cap de Licose, appelé encore par les poètes Énipée (1), que Leucosie désespérée de n'avoir pu enchanter Ulysse se précipita avec ses compagnes dans la mer, et donna ainsi son nom à l'île de Leucosie, où la tradition ajoute qu'elle fut enterrée, tandis qu'elle fait reposer non loin d'elle sa deu-

---

(1) *Enipeus Posidon id est Neptunus*, (dit le célèbre scholiaste J. Tzetze) *apud Milesios colitur. Ad Posidonium autem ejecta Leucosia Siren sepulta est.*

Licofron dans la Cassandre, après avoir raconté la mort de Parthénope, ajoute:

> Ακτην δε την προυχουσαν εις Ενιπεως
> Λευκωσια ριφεισα, την επωνυμον
> Πετραν οχησει, δαρον ενθα λαβρος Ις
> Γειτων θ'ο Λαρις εξερευγονται ποτα.

> *In ripam autem eminentem Enipei*
> *Ejecta Leucosia, cognomine diù*
> *Occupabit insulam, ubi violentus Is*
> *Vicinusque Laris, eructant latices.*

Si l'on était embarrassé pour se rendre compte de quels fleuves Licofron a voulu parler en nommant l'Is et le Laris, sans admettre l'interprétation d'Antonini qui suivant Cluvier pense que ce sont deux petits fleuves, dont l'un est appelé Franco venant du Montecorace à l'orient, et l'autre Juncarella à l'occident du cap Licose, on pourrait ce me semble croire avec plus de raison que l'Is n'est autre que l'Halès des anciens qui coulait au nord de Velia devant l'île d' Isacia, tandis que le Laris n' est assurément lui-même que le Silaris aujourd'hui Sélé, et cela d'autant plus que Magnoni rapporte qu'on lisait autrefois sur le sceau de la Rocca du Cilento, capitale un temps de cette baronie, le vers suivant:

Cognomen Silarus fecit Alesque mihi.

xième soeur à Térine aujourd'hui Nocera dans le golfe de Policastro, et la troisième Parthénope à Naples où elle fut apportée par les ondes? Certes, ou toutes ces observations réunies touchant les Sirènes d'Homère et celles de Virgile prouvent que, c'est seulement du cap Licose et des écueils qui l'avoisinent que ces deux grands poètes ont voulu parler, et ainsi que le pense également avec moi le savant Antonini dans sa Lucanie, ou je suis dans un grande erreur?

Après les Galli, les premiers endroits habités sur cette côte sont Positano et Prajano renommés par leur industrie, et où l'on fait un grand commerce de toiles de lin et de chanvre, en même temps que les négociants du premier de ces lieux, occupent toujours un des premiers rangs parmi leurs confrères de Naples. Passé la pointe de Conca, où est le village de ce nom, commence un petit golfe au fond duquel se trouve située, à onze milles de Salerne, la patrie de l'inventeur de la boussole, la célèbre Amalfi (1) qu'on croit avoir été fondée par une colonie romaine qui s'y réfugia pour

(1) Selon d'autres auteurs c'est Positano qui aurait donné naissance à Flavio Gioja l'inventeur de la boussole, mais comme le plus grand nombre pense cependant que ce dernier est né à Amalfi, je n'ai pas voulu priver cette dernière ville de l'honneur d'avoir produit un aussi grand citoyen, quoique j'aye de fortes raisons de croire que c'est Positano qui a vu naître Flavio Gioja, ainsi que j'espère pouvoir un jour le démontrer.

se soustraire aux fureurs des barbares qui envahirént l'Italie à la chute de l'empire. Chacun connaît le degré d'opulence et de grandeur où cette illustre république, adonnée à la navigation et au commerce, n'avait pas tardé d'arriver, en devenant par son industrie et à l'ombre de ses lois protectrices la souveraine des mers à l'époque de sa splendeur; et dont il nous reste encore aujourd'hui un monument remarquable dans les portes de bronze avec des figures d'argent, fondues en l'an mille et parconséquent les plus anciennes de l' Italie, de sa cathédrale d'architecture extraordinaire dédiée à l'apôtre St. André. Les guerres qu' elle soutint contre le prince de Salerne Roger et les Pisans, qui deux fois la saccagèrent, nous montrent de leur côté toute l'ardeur guerrière qui animait alors ses hardis citoyens. Outre l'invention de la boussole, on doit encore à cette ancienne cité la possession des pandectes de Justinien qui y furent découvertes en 1137 par les Pisans, en même temps qu'elle peut réclamer l'honneur d'avoir été le berceau des chevaliers de Malte, en ouvrant en 1020 à Jérusalem le premier hospice de cet ordre destiné à recevoir les pélerins des deux sexes de toute l'Europe. Mais si Amalfi n'offre plus maintenant qu'une ombre de sa gloire passée, qu'on ne croye pas toutefois que le feu de l' industrie se soit éteint dans l'esprit de ses habitants actuels. De nombreuses fabriques de papier, de fer et de pâtes,

connues dans le commerce sous le nom de pâtes de la côté, alimentent de nos jours cette ville, ainsi que ses intéressantes voisines Scala, Ravello, Minori et Majori, dont les territoires bien qu'alpestres abondent non seulement de fruits excellents, mais produisent encore une grande quantité de soie qui est recherchée pour sa bonne qualité. Enfin, indépendamment des sites vraiment pittoresques qu'on observe dans ces lieux, les amateurs des beaux arts admireront encore à Ravello les portes de bronze de son église qui datent de l'an 1180, et furent faites aux frais de Sergius Muscetola et de sa femme Sciligande, comme l'atteste l'inscription qu'on y lit, lesquelles sont seulement postérieures de quatre-vingt-treize ans à celles d'Atrani, de cent dix ans à celles du fameux temple de St. Paul à Rome qui fut brûlé en 1823, et de cent quatre-vingts années à celles d'Amalfi dont il a été parlé plus haut.

Selon l'opinion générale, opinion consacrée également dans le savant ouvrage dont il a été fait mention ci-dessus (1), Amalfi aurait été aussi la patrie du célèbre Masaniello, mais c'est une erreur que je suis bien aise de pouvoir relever ici. On pourra voir, en effet, dans les documents faisant partie de l'appendice qui sera placé à la fin de cette relation, et qui trouveront pareillement leur place

(1) Napoli e i luoghi celebri delle sue vicinanze, tom. II, pag. 552.

dans l'histoire que mon illustre ami, le savant duc de Rivas, Ambassadeur actuel d'Espagne auprès de la Cour des Deux-Siciles, auquel je me suis fait dès l'année dernière un devoir de les communiquer, prépare dans ce moment sur cet ancien capitaine général du peuple de Naples, que Masaniello avait reçu le jour à Naples même dans la rue, dite alors *vico Rotto*, qui se trouve dans les environs de la place du Mercato, et porte encore aujourd'hui le nom de *vico Rotto al Lavinajo.* (1).

Après avoir dépassé le cap d'Orso célèbre par la bataille navale gagnée par la flotte de Philippe Doria qui tenait la mer pour les Français, sur le vice-roi de Naples, Ugo de Moncade, qui y fut tué avec plusieurs autres personnages de distinction, en 1527, au temps du siège de cette capitale par le maréchal Lautrec, se voit ensuite Vietri, dont le nom signifie vieille cité, fondée sur les ruines de Marcie, où existent plusieurs

(1) Ayant été redevable de la connaissance de ces précieux documents à mon honorable ami Minieri Riccio, je me fais un plaisir de lui en exprimer ici toute ma gratitude, me réservant seulement l'avantage d'avoir été le premier qui les ait fait connaître au monde savant, dans une lettre que j'adressai au commencement de l'année dernière à l'Institut historique de France. Je ne puis cependant me dispenser d'ajouter encore que j'ai été instruit plus tard que M. Riccio les tenait lui-même de l' obligeance de son ami le savant Louis Volpicella, lequel les avait à son tour reçus de MM. Vincent Cuomo et Emmanuel Palermo auxquels doit revenir par conséquent tout l' honneur de cette intéressante découverte.

fabriques de papier, de draps, de fer, de poterie et de verre, et où l'on peut se procurer en automne le plaisir de la chasse des pigeons sauvages au moyen de filets; amusement qui y est aussi ancien qu'ingénieux.

Malheureusement, pour nous rendre à notre destination, nous devons de plus en plus nous éloigner de la terre côtoyée par nous jusqu'à ce moment. Que cela ne nous empêche pas néanmoins de saluer en passant la docte Salerne, qui nous apparaît dans le lointain, et dont la fondation se perd dans la nuit des temps. Appartenant aux Picentins avant de devenir colonie des Romains, sous lesquels elle continua de se rendre illustre, cette ville est souvent citée par les poètes de l'antiquité, et l'on y voyait jadis des temples célèbres par leur magnificence et parmi ceux-ci ceux de Pomone et de Bacchus, divinités qu'on devait croire propices à une contrée où la nature fait pompe de toutes ses productions. On sait généralement que dans les siècles les plus barbares Salerne se distingua par son amour pour les sciences naturelles, et que son université qui le disputa un temps aux plus célèbres écoles de l'Europe, et a toujours été mentionnée avec le plus grand respect par les historiens les plus sévères, fut protégée par les Suèves, les Angevins et les Aragonais, et qu'elle mérita les bénédictions du fameux Grégoire

VII et du grand Bernard. Pétrarque disait d'elle avec raison : *Fuisse hic medicinae fontem fama est ;* et le célèbre St. Thomas d'Aquin en parlant de la même ville a laissé écrit ; *Parisiis in scientiis, Salernum in medicina, Bononia in legibus, Aurelianum in auctoribus floruerunt.* Effacée sans doute maintenant par les nombreuses universités qui existent en Italie, il ne faut pas croire cependant que Salerne n'en conserve pas avec autant de jalousie qu'autrefois l'amour des lettres, et que son lycée actuel, qui a remplacé l'ancienne école Salernitaine, ne donne pas chaque année encore des marques de son désir de soutenir son ancienne réputation dans les sciences. Il serait à désirer seulement, ainsi que l'observe avec un généreux patriotisme l'auteur anonyme de l'intéressant article intitulé : *Una università in Salerno*, inséré dans l'ouvrage portant pour titre : *Napoli e sue provincie* (p. 197), qu'élevée au degré d'université, comme le sont également à juste titre Palerme et Catania en Sicile, et que l'instruction s'y recevant alors sur une échelle plus large, ainsi que les besoins des provinces qui lui sont limitrophes le réclament d'ailleurs impérieusement, Salerne pût rivaliser de zèle avec Naples même dans l'art de diriger les hommes dans les sentiers difficiles de la science ; et, certes, ce voeu ne saurait déplaire au Souverain paternel, qui, tous les jours depuis son avénement au trône, n'a cessé de donner des preu-

ves de l'ardente volonté qu'il a de faire fleurir la religion et les lettres parmi ses fortunés sujets. Habitée pendant quelque temps par Horace, qui s'y était rendu d'après le conseil de Musa pour se guérir d'une maladie des yeux, on lit dans un auteur qu'une inscription en honneur de ce poète se voyait sur l'une de ses places; mais c'est une méprise que je suis bien aise de pouvoir rectifier ici, comme j'ai eu le plaisir d'en avoir la certitude par une lettre de l'intendant de Salerne lui-même, qui sera nommé plus loin, lequel a eu la complaisance de me faire tenir une note à ce sujet constatant la fausseté de cette assertion. La cathédrale de Salerne dédiée à l'apôtre St Mathieu, dont on prétend y conserver le corps, renferme une foule de trésors antiques qui y furent portés de Paestum par son fondateur Robert Guiscard en 1075. C'est là qu'on observe pareillement le tombeau du Pape St. Grégoire VII, qui y mourut dix ans après au milieu des tribulations, et dont les dernières paroles furent: *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem; propterea morior in exilio.* Deux mois après lui, mourait Guiscard, qui doit être rangé avec ce saint Pontife au nombre des hommes les plus marquants du onzième siècle; tous deux sortis du néant, et arrivés tous deux au sommet de la gloire et de la puissance. Près de cinq cents ans après, en 1578, ayant fait la reconnaissance des dépouilles mortelles de cet illustre Pape,

on les retrouva intactes avec leurs habits pontificaux. Si je ne rappelle pas avec plaisir que cette cité célèbre vit naître encore le fameux Jean de Procida, c'est que les vêpres siciliennes, dont ce dernier fut l'auteur, sont aujourd'hui également blâmées par tous les partis, comme l'est aussi avec non moins de raison le massacre de la St. Barthélemi en France: époques de douloureuse mémoire, où l'on croyait que la violence pouvait remplacer la persuasion, et que de nos jours heureusement nous n'avons plus à craindre !

Tout en discourant de la foule des objets qui nous apparaissent dans le lointain, en éveillant nos souvenirs, et s'enfuyent presqu'aussitôt après s'être montrés à notre vue, le soleil avait pendant ce temps parcouru la moitié de sa carrière, et notre steamer s'approchait en attendant de plus en plus de la vaste plaine, au milieu de laquelle on voit de loin s'élever les ruines de Paestum. Déjà bien longtemps avant que nous fussions à portée de pouvoir débarquer, tous les membres de notre comitive, impatients d'arriver, avaient les yeux fixés sur cette terre désirée; lorsque, vers les deux heures de l'après-midi, voilà partir du rivage de Paestum une flottille de trente barques couvertes de tentes élégantes et ornées du pavillon royal. Aussitôt que nous pouvons distinguer les personnes qui venaient à nous dans ces barques, nous reconnaissons dans la seconde le digne marquis de

Spaccaforno, intendant de la province de Salerne, accompagné du sous-intendant du même district, du lieutenant de gendarmerie M. Puzio, et de l'inspecteur des antiquités M. Michelange Bellelli, avec lesquels avaient eu l'amabilité de se joindre la spirituelle et belle comtesse de Savignano avec son mari, précédés d'une autre barque remplie par une compagnie de musiciens de Capaccio qui faisaient résonner l'air de joyeuses mélodies; spectacle aussi riant qu'inattendu, et auquel nous nous empressâmes de répondre de notre bord par un hourra général d'applaudissements et de cris de joye, pour saluer à notre tour la courtoise compagnie qui venait ainsi nous accueillir.

Une aussi délicate attention, hâtons-nous de le dire, nous avait été préparée encore par le généreux Souverain des Deux-Siciles, qui en avait transmis en conséquence les ordres à S.E. le Ministre de la police générale, le Marquis Delcarretto, auquel la prospérité de ce royaume est si redevable, et qui avait dignement secondé son auguste Maître, en envoyant dès le jour précédent par son officier d'ordonnance, le lieutenant ci-dessus nommé M. Puzio, une lettre à l'intendant de Salerne afin de faire trouver sur la plage de Paestum tout ce qui était nécéssaire pour le débarquement des voyageurs du Stromboli, et leur transport de là aux antiques ruines. Ces deux derniers, après s'être concertés sur ce qu'il était convenable de faire dans cette cir-

constance, s'étaient hâtés de se rendre de leur côté sur le même rivage, et c'était par leurs soins que dès le matin du 4 octobre ces trente barques, dont vingt-sept fournies par les marines d'Amalfi, de Vietri et de Salerne, et trois par la douane, toutes couvertes du pavillon national et parées comme pour une fête, s'étaient rendues à la marine de Paestum, et nous avaient procuré en y arrivant le spectacle unique et enchanteur dans son genre, dont nous avons parlé. Il est fâcheux seulement que nous n'ayons pas eu avec nous un Carelli, un Duclaire ou un Vianelli pour le fixer sur la toile, car assurément le coup d'oeil ravissant et animé qu'offrait dans ce moment un pareil tableau aurait mérité d'être conservé par les pinceaux d'aussi excellents maîtres.

Mais ce n'était pas tout. A peine débarqués, nous devions tomber de surprise en surprise, et avoir, pour ainsi dire, à chaque pas de nouveaux motifs de gratitude à exprimer envers l'hospitalité prévenante que le meilleur des Rois avait voulu nous témoigner dans cette mémorable journée. A peu de distance de la mer, vingt chars tirés par des boeufs étaient rangés sur une même ligne, tous couverts de tentes de diverses couleurs, ornés de fleurs et de myrthe, et disposés de manière à recevoir cinq personnes commodément assises sur des siéges fixés dans chaque char, tandis que plus loin où terminait le sable et proprement près de la tour

de la douane, le même nombre de voitures, dont une partie avait été envoyée de Salerne et le reste par les plus riches habitants de la voisine Capaccio, se trouvaient également préparées pour recevoir les savants à leur descente des premiers chars, et les transporter ensuite par la grande route aux diverses antiquités.

Près du temple principal de Paestum, le respectable et prévenant intendant de Salerne avait fait en outre construire deux élégants et grands pavillons, afin que les voyageurs venus avec le Stromboli pussent s'y reposer et y prendre en même temps les rafraîchissements qui nous y vinrent généreusement offerts.

Enfin, une compagnie de gendarmerie d'élite à pied et un escadron de cavaliers du même corps, disposés en petits détachements, étaient placés en grande tenue sur la plage où le débarquement avait eu lieu, aussi bien que dans les campagnes environnantes, et garnissaient pareillement les avenues des ruines de Paestum, pour mieux honorer cette journée solennelle.

Pouvait-on imaginer une réception plus splendide, et plus digne du bienveillant Roi, qui avait daigné l'ordonner?.....

Arrivés finalement et d'une manière si agréable au but désiré de notre voyage, nous visitâmes et nous contemplâmes avec un respectueux silence les deux temples, la basilique, l'amphithéâtre et les restes

des murs et des autres antiquités qui existent toujours de cette ville qui fut autrefois si célèbre, et dont l'origine se perd dans les temps fabuleux (1); restes majestueux, éternels chefs-d'oeuvre qui font suffisamment connaître combien une plus grande quantité d'autres monuments ont été détruits dans ce lieu par la faux du temps, et plus encore par le fer du Sarrasin et des Normands! Sans doute, depuis que Paestum avait été renversée, jamais à aucune autre époque une troupe aussi nombreuse de savants de tous les pays n'avait été réunie, en un même jour et dans un but semblable à celui que nous avions, dans cette enceinte: et assurément notre contemplation était elle-même un bel hommage que la civilisation moderne rendait, dans cette mémorable occasion, à la civilisation des temps antiques!

Fondée, quelque temps vraisemblablement après la prise de Troye par les Doriens venus de la Grèce ou de la Doride grecque (2), au milieu d'une vaste

---

(1) La première trace de Paestum, qu'on remarque dans l'histoire, se trouve dans Hérodote, qui nâquit l'an du monde 3524, ou 476 années avant J. C. la même année où eut lieu le célèbre combat des Thermopyles. Cet auteur nous fait savoir que dans la première expédition des Grecs Phocéens dans ce royaume, ceux-ci fondèrent Vélia et se servirent d'un habitant de Pæstum pour architecte. *Phocenses primi Græcorum longis navigationibus usi sunt* (dit-il et il ajoute ensuite): *civitatem possederunt in agro OEnotrio, quœ nunc appellatur Hiela; eam autem condiderunt a viro Posidoniate edocti*. Lib. 1, cap. 163 et 167.

(2) Selon le savant Mazzochi, cette colonie serait venue

et riante plaine, baignée par la mer, à six milles du Sélé, vingt-deux milles de Salerne et cinquante-quatre milles de Naples, Paestum portait autrefois le nom de *Posidonia*, du mot grec Ποσιδεων, qui, suivant Suidas, signifie *omne id quod ad Neptunum pertinet*; soit parce qu'elle était située au bord de la mer, ou parce que (ce qui est infiniment plus probable) ses fondateurs l'avaient placée sous la protection de Neptune (1). Tombée après plusieurs siècles, d'abord au pouvoir des Sybarites, l'an 706 avant l'ère vulgaire, comme nous l'apprend Strabon

---

de Dora, ville maritime de la Phénicie, mais je ne puis admettre ce sentiment. Solin, qui écrivait vers la fin du premier siècle de notre ère, dit seulement : *Pæstum a Dorensibus constitutum* (Polyhist cap. VIII), sans ajouter que ce peuple était originaire de la Phénicie; tandis qu'Aristoxène, qui vivait environ 324 ans avant J. C., dans le passage qui nous a été conservé de cet auteur par Athénée, a écrit positivement que les Doriens qui fondèrent Pæstum étaient originaires de la Grèce. *Nos facimus*, (dit en effet cet ecrivain) *quod Posidoniatæ in Tyrrhenico sinu faciunt, quibus, quum antea Græci fuissent, Tyrrhenos an Romanos evadere, et barbariam induere contingit, ac sermonem simul atque instituta mutare.* Ce qui a fait prendre sans doute le change à Mazzochi, c'est que Solin, en parlant de cette ville, s'est servi du mot *Pæstum* au lieu de celui de *Posidonia*, ce qui lui a fait croire que son premier nom avait été *Pæstum*; mais nous avons dans le passage d'Hérodote aussi bien que dans celui d'Aristoxène que j'ai rapportés, une preuve convaincante que c'est *Posidonia* qui a été le premier nom de cette cité. Voyez au surplus la savante dissertation publiée à ce sujet par Magnoni : *De veris Posidoniæ et Pæsti originibus.*

(1) *Pæstum Grecis Posidonia appellatum.* Plin. op. cit. lib. III, cap. 5.

*

(1), lorsque les belliqueux Lucaniens, divisés des Samnites, se mirent en tête de former de nouveaux établissements, cette cité dut ensuite se soumettre au premier de ces peuples par lequel elle fut possédée jusque vers l'année 479 ou 480 de Rome, c'est-à-dire l'an 265 avant J. Christ (2). Les Romains ayant vaincu à cette époque les Tarentins, avec lesquels Paestum s'était unie, elle fut obligée de recevoir une colonie romaine, sous le consulat de F. Dorsone et de C. Canina selon Velleïus Paterculus (3), et devint dès-lors très-fréquentée par ces vainqueurs du monde. Ciceron y avait entr'autres, dit-on, une villa, et sa femme Terentia en était

---

(1) *Porrò Sybaritae ad mare posuere quippe ante se habitantes alios extruxerunt.* Geog. lib. V.

(2) *Lucanis inde Romani oppidum intercepere.* Op. cit.

(3) Hist. Rom., lib. I, cap. 15. Selon Cluvier, une nouvelle colonie fut envoyée à Paestum l'an 527, et l'on peut même inférer des deux inscriptions suivantes, trouvées dans cette ville et conservées par Antonini, qu'elle fut plus tard changée en ville municipale :

. . . . CAELIO BALBINO PROCON . . . .
PECVN . . ANN. LEG. MVNICIPIO PAEST . . . .
MVNVS. BVSTVAR. ET. FAR. . . POP. . . .
BIS. . . . . . AM. . . .
M. BALBINVS. MVNER. IIX. TEST. . . .

P. CELSO. MVRINO. M. F. IIV. I. D. CVRAT. . . .
ANNONAE CVRATORI PVBLICORVM. AEDI. . . .
ORVM. DECENNIO. CONTINVO. PATR. MVNIC.
PAEST. LARGISSIMO. EIVS. MERITIS
STATVAM. PVBLICE. PONI. PLACVIT.

originaire, comme Antonini le conjecture par le nom de son père, Cajus Térentius Lucanus, qui fut sénateur à Rome; le même qui affranchit le fameux poète comique Térence, et ainsi que la dix-septième lettre de Cicéron à Atticus parait le confirmer également, puisque cet orateur s'y informe de L. Terentius, frère de sa femme, dans les termes suivants: *Lucium Terentium discessisse ex Africa Paestumque venisse, quid is afferat, aut quomodo exierit, aut quid in Africa fiat, scire velim.* Ce qui surprend, néanmoins, tout observateur attentif, c'est que ses premiers fondateurs eussent choisi pour édifier cette ville un lieu, qui bien qu'enchanteur ne laisse pas moins que d'être très-malsain par lui-même, et sujet aux fièvres pernicieuses qu'on y voit règner surtout pendant l'été, à cause des marais qui existent dans ses alentours. Il peut se faire toutefois que lorsqu'elle était habitée, elle était moins insalubre (1), mais

---

(1) Une inscription, trouvée dans le voisinage de Paestum et qui se voyait à la villa Altimara à l'Arenella, prouve que malgré l'insalubrité de ces contrées on ne laissait pas d'y arriver cependant quelquefois à un âge fort avancé, et qu'on y observait même aussi des familles fort nombreuses; mais un seul exemple ne saurait suffire pour me faire changer de sentiment. Cette inscription est la suivante :

M.
TVLLI. OLERII. PAESTANI
QVI VIX. A. LXXXXV. D. XI.
F. F. XXVIII. NN. LXXXII.
C. L. PP.

pourtant Strabon même avait déjà noté cette circonstance, en parlant de cette cité, quoique certainement à son époque elle ne devait pas être encore dans sa décadence (1). Quoiqu'il en soit, l'automne l'hiver et le printemps devaient être délicieux dans cette ville, puisque de nos jours cette contrée présente dans ces diverses saisons le même aspect d'un printemps perpétuel qu'elle offrait autrefois. Il n'est pas étonnant alors que, par ce dernier avantage, Paestum merita, non moins que par ses roses qui y fleurissaient deux fois par an, d'être si chère aux poètes de l'antiquité, et que Virgile à leur tête n'a pas manqué d'en célébrer les délices dans ses Georgiques (lib. IV, v. 118):

Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, caneremque, biferique rosaria Pæsti.

Martial mettait les jardins de Paestum au-dessus de ceux d'Egypte dans les beaux vers suivants que nous a laissés ce spirituel écrivain :

Ut nova dona tibi, Cæsar, Nilotica tellus
Miserat hibernas ambitiosa rosas :
Navita derisit Pharios Memphiticus hortos,
Urbis ut intravit limina prima tuæ.
Tantus veris honos, et odoræ gratia Floræ

(1) *Oppidum insalubre facit amnis diffusus in paludos vicinus oppido.* Geog. loc. cit.

Tantaque Paestani gloria ruris erat
Sic quacunque vagus gressumque, oculos ferebat,
Textilibus sertis omne rubebat iter (1).

Cependant, depuis que Rome tomba sous l'empire des Césars, on ne trouve plus Paestum citée dans l'histoire, et ce n'est qu'après le cinquième siècle de l'ère Chrétienne qu'il en est de nouveau fait mention.

Lors de l'invasion des Sarrasins en Italie, sous le pontificat de Léon IV, une troupe de ces derniers étant venue s'établir, vers l'an 879, à Acropolis dans le voisinage de Paestum, cette ville fut pendant plusieurs années, sans doute grâce à ses murailles, à l'abri des déprédations de ces barbares. Mais les compatriotes de ceux-ci, qui s'étaient fixés dans les environs du Garigliano, où ils ne faisaient que commettre toutes sortes de brigandages, ayant été complétement battus et passés au fil de l'épée, l'année 915, les Sarrasins d'Acropolis, en apprenant cette nouvelle, craignant d'éprouver le même sort, se déterminèrent sur le champ de quitter leur nouvelle patrie. Ayant pris en conséquence sécrétement leurs mesures pour exécuter ce

---

(1) Martial. lib. VI, epig. 60. Le même auteur, en louant les magnifiques jardins de Marcellus, s'exprime encore ainsi (lib. XIII, epig. 31):

Prataque nec bifera cessura rosaria Paesti.

dessein, ils conçurent le projet en même temps de piller et de saccager avant leur départ leur voisine Paestum, qui était sans aucun soupçon d'une si horrible trame. Pendant que les habitants de cette malheureuse cité étaient donc plongés dans le sommeil, assaillie de nuit à l'improviste, Paestum se trouva prise d'assaut par les Sarrasins, qui s'empressèrent de la mettre au pillage, et, non contents d'enlever tout ce qu'ils y trouvèrent de précieux, mirent encore le feu à ses temples et à ses édifices, ravageant ainsi tout ce qu'ils ne pouvaient emporter avec eux. Encore sous le coup de la ruine de leur désolée patrie, les infortunés Posidoniens qui avaient eu le bonheur d'échapper au fer des Sarrasins, n'ayant pas le courage de rebâtir leur ville détruite, allèrent s'établir à Giungano (1) et à Capaccio-vecchio, et Paestum, privée ainsi de ses

(1) En admettant avec Antonini que les anciens habitants de Paestum allèrent s'établir à Giungano, je ne veux pas manquer d'avertir que je suis ce sentiment seulement à cause du voisinage de ce lieu, et non point parce que j'ajoute quelque foi à l'inscription ridicule et faite longtemps après par quelque mauvais plaisant sans doute, laquelle se trouve à Giungano, comme le susdit auteur était lui-même de cet avis. Voici au reste ce chef-d'oeuvre, afin qu'on puisse mieux en juger :

NOBILIS VIR EBMVS COSCIVS I. C. GENERE PESTANIENSIS
AC GENERALIS DVCIS DYRRACHII GVBERNATOR VTILIS
ÇAMPANIÆ DOMVS BELLI IACTURA INOPIA COACTVS
HVC IN SILVAS ADDVCTUS HVIC DAT HVMILI DOMVI PRINCIPIVM
ANNO DOMINI MILLESIMOTERTIO.

enfants, devint de plus en plus déserte. Triste destinée d'une ville, qui remontait à une aussi haute antiquité! Telle fut cependant la fin de l'illustre Posidonie, récit qui me fut encore confirmé par le vénérable M.gr d'Alessandria évêque de Capaccio, aujourd'hui successeur des évêques de Paestum, que j'eus la fortune de rencontrer au milieu des ruines, et qui eut la bonté de discourir longuement de ces anciens événements avec moi.

Mais après nous être entretenus des circonstances qui ont précédé la destruction de Paestum, occupons-nous de faire une brève description des monuments qui existent encore de cette cité célèbre, et d'abord parlons des restes des murs qui l'environnaient dans l'espace de deux milles et demi, en décrivant une espèce d'ellipse, dont la plus grande longueur est de six mille deux cents palmes et la plus grande largeur de quatre mille cent palmes seulement. Ces murs flanqués de tours carrées de distance en distance, dont une seule est encore assez bien conservée, hauts de soixante-cinq palmes et larges dans quelques endroits de vingt-quatre, sont composés de blocs énormes du travertin formé par le dépôt des eaux qui coulent dans leurs alentours, superposés sans chaux ni ciment, comme sont construits d'ailleurs tous les autres monuments de Paestum, et cependant si bien unis ensemble qu'ils paraissent ne former qu'une seule et-

même masse (1). Quatre portes placées l'une vis-à-vis de l'autre, correspondantes aux quatre points cardinaux, avec un double rempart, leur servaient d'entrée, mais il n'y a que la porte orientale qui existe encore entière avec son arc, où l'on observe deux bas-reliefs dont l'un représente la Sirène de Paestum, et l'autre un dauphin, symbole de l'ancien peuple navigateur par lequel elle fut bâtie. Au sortir de la porte septentrionale, se voyent des débris de tombeaux. C'est dans ce lieu qu'ont été trouvés, en 1805, par le respectable chevalier Nicolas, auquel on doit le bon état actuel des ruines de cette cité, plusieurs armures entières grecques, ainsi que divers vases peints d'une grande beauté, parmi lesquels on admire ceux représentant Hercule enlevant la pomme d'or du jardin des

---

(1) Les premiers habitants de Paestum, en choisissant pour élever leurs monuments cette pierre de préférence à celles des autres carrières qui se trouvent dans les alentours de cette ville, en avaient sans doute connu toute l'importance. Cette pierre longtemps exposée à l'air, dit en effet Breislak, dans le tome II de ses Voyages physiques dans la Campanie (p. 266), acquiert un degré notable de dureté, sa couleur prend une teinte rougeâtre, agréable à l'œil, et qui ne contribue pas peu à donner aux monuments antiques ce caractère de majesté qui nous frappe. C'est pourquoi Buch observe également avec raison que les temples de Rome ancienne, les églises et les palais de Rome moderne, auraient infiniment perdu de leur grandeur et de leur majesté, si le grand génie qui les élevait n'avait pas rencontré un matériel comme le travertin; ils auraient perdu beaucoup de leur solidité, si la formation du tuf n'avait pas présenté l'occasion de trouver la poussolane.

Hespérides, malgré la vigilance du dragon; Achille qui reçoit les hérauts d'Agamemnon; Oreste et Électre à la tombe de ce dernier guerrier etc. Dans d'autres tombes découvertes, en 1829, dans le même endroit, on a recueilli encore d'autres vases peints, dont l'un représente Vénus dans le bain assistée par les Grâces. Ces chambres sépulcrales couvertes à angle aigu, présentaient en outre la particularité d'être peintes sur leurs côtés intérieurs. Dans l'une, on voyait un combat entre deux guerriers, et un troisième personnage qui semblait y mettre fin; dans un autre, on remarquait une jeune fille qui offrait à boire à un guerrier à cheval. Enfin, hors de la porte orientale, on a encore trouvé, en 1825, sept autres tombes contenant quarante vases de différentes formes, avec des figures rouges sur un fond noir, et vice-versâ. Une peinture se voyait à l'intérieur d'un de ces sépulcres, et représentait diverses figures réunies dans un char, précédant un guerrier nu à cheval, qui portait en croupe un jeune homme blessé; scène qui indique, selon le savant Bonnucci, auquel je dois ces renseignements, le résultat d'un jeu public plutôt que l'épisode d'une bataille.

Passons maintenant au plus majestueux des monuments de Paestum, le temple qu'on croit avoir été dédié à Neptune. Il est composé d'énormes pierres de taille du même travertin, dont sont formés les murs, et offre la forme d'un quadrilatère

ayant deux cent vingt-sept palmes de longueur, quatre-vingt-douze de largeur, et soixante-cinq de hauteur. Ses deux facades sont ornées chacune de six colonnes cannelées, d'ordre dorique, servant de support à un frontispice pareil à celui de la magnifique basilique de Ste. Madeleine qu'on admire présentement à Paris, tandis que les deux côtés en offrent douze semblables, indépendamment des colonnes angulaires, toutes sans base et posant immédiatement sur les trois degrés qui environnent ce monument. Deux escaliers, conduisant dans le portique du temple qui est soutenu par deux pilastres et deux colonnes, ornent les deux extrémités de cet édifice. La cellule sacrée, qui occupe l'intérieur de ce dernier, a la même forme que celle du temple lui-même, et s'élève sur une base qui en rend le plan plus élevé que celui du péristile. Elle était fermée par quatre murailles, dont l'on observe encore les vestiges avec la porte qui correspondait à la façade orientale, près de laquelle se voyent également les restes de l'escalier par lequel on montait dans l'étage supérieur du temple. Quatorze colonnes disposées sur deux rangs, sur lesquelles s'élevait un second ordre de petites colonnes divisé des premières par un simple architrave, ornaient cette cellule; mais il ne reste plus de ces colonnes supérieures que cinq colonnes d'un côté et trois de l'autre. Une semblable construction grave et imposante, autant qu'harmonieuse, porte le caractère d'une archi-

tecture simple et primitive: tout annonce dans ce temple l'époque de son antique origine, où l'on visait probablement plus au grandiose et à la solidité qu'à l'élégance.

Le second temple qu'on remarque à Paestum est celui de Cérès, que l'on croyait présider autrefois à la fertilité des champs Posidoniens. Quoique plus petit et moins majestueux que le précédent, il a cependant plus d'éléganco et de légèreté que lui. Cet édifice, construit pareillement avec du travertin et précédé d'une enceinte, présente un péristile composé de trente-quatre colonnes d'ordre dorique, cannelées et sans base, reposant sur le dernier des trois degrés qui environnent le temple, sur une longueur de cent vingt palmes, sur cinquante de largeur et quarante-huit de hauteur. De l'entablement, il ne reste que le seul architrave dans toute la longueur des colonnes, mais dans les façades existe encore le fronton, quoique fort endommagé. De celle qui est vers l'orient, on va dans un vestibule ouvert soutenu par six colonnes, dont les seules bases sont rondes contre l'usage de toutes les autres qui n'offrent pas cette particularité. Les murs de la cellule, à laquelle on monte de ce portique, sont entièrement détruits ; mais on y observe pourtant encore les traces de l'autel élevé pour les sacrifices. Ce temple, dont la structure est plus récente, selon le savant Bonnucci, que celle du temple de Neptune et de la basilique dont je vais parler,

fut en partie restauré par les Romains. On a trouvé des tombeaux contenant des vases noirs sous le plan des portiques, où existent encore d'autres sépulcres qui n'ont pas été jusqu'à présent ouverts.

Le troisième édifice, qui est dans le voisinage du temple de Neptune, est connu sous le nom de Basilique. Étant ouvert de tous côtés, sans montrer le moindre signe de cellule ni d'autel dans le milieu, (ce qui paraît l'exclure du titre de temple ou de celui de basilique) on devrait cependant plutôt le regarder comme un de ces portiques destinés chez les anciens aux réunions publiques ou à la promenade, comme le célèbre Paoli a prétendu le prouver. Sa longueur est à peu près le double de sa largeur, puisqu'il a cent quatre-vingt-dix-huit palmes de long sur quatre-vingt-sept de large. Il est composé de cinquante colonnes, dont neuf se voyent à chaque façade et seize sur chacun de ses côtés, sans compter pareillement les colonnes angulaires, lesquelles sont également d'ordre dorique, cannelées et sans base, et reposent sur le dernier des trois degrés qui l'environnent; mais il ne reste de l'entablement que le seul architrave avec quelque peu de frise, et l'on entre de chacune des façades dans un vestibule qui est formé par deux pilastres latéraux, et trois colonnes au milieu. L'intérieur de la basilique était divisé en deux parties égales par un ordre de colonnes, placées en ligne droite de l'une à l'autre façade, dont trois seulement existent aujour-

d'hui, et qui avaient sans doute pour objet de soutenir le toit de cet édifice. Comme autour de ces colonnes le pavé s'élève un peu, cela a donné lieu de supposer que cette disposition avait eu pour but de former un lieu distinct, où les magistrats et les premiers citoyens se trouvaient séparés du reste du peuple. L'architecture de cet édifice, construit de même avec le travertin qu'on trouve dans les environs de Paestum, est d'ailleurs des plus élégantes, ainsi qu'on le remarque à la belle forme des colonnes et des chapiteaux, qui sont plus ornés que ceux des temples décrits plus haut.

Presque au milieu de la ville était l'amphithéâtre ou cirque, offrant cent soixante-quinze palmes de longueur sur cent vingt de largeur. Bien qu'il soit à peu près entièrement détruit et couvert de terre, on y observe encore les restes des loges où l'on enfermait les animaux destinés aux spectacles, ainsi que les débris de quelques degrés. Selon quelques auteurs, ce monument serait de la plus haute antiquité, parce qu'il montre l'enfance de l'art; mais il est plus probable qu'il ne date néanmoins que d'une époque plus récente, c'est-à-dire, du temps des Romains chez lesquels étaient seulement en usage ces sortes d'édifice. C'est non loin de là que M. Bonnucci a eu la fortune de découvrir, en 1830, les ruines d'un autre temple, dont l'architecture postérieure à celle de la Basilique et du temple de Neptune, est venue remplir la lacune qui exi-

tait auparavant dans l'histoire des monuments de Paestum, puisque, selon le même savant, le temple de Cérès est celui qui serait le moins ancien. Son plan, dit cet habile architecte, était rectangulaire, mais les Romains l'avaient restauré ou refait dans les temps où commençait la décadence de l'art, et avaient rétabli ses colonnes sur une base élevée, où l'on arrivait par un escalier. Le vestibule de la cellule et sa partie postérieure étaient environnés de pilastres avec de nouveaux chapiteaux ornés de feuillages d'un style sévère, mais grossier. Les métopes des portiques extérieurs étaient ornées de bas-reliefs appartenants à la belle époque grecque, et représentaient Jason et les Argonautes. Un torse, recouvert d'une draperie d'un travail particulier, devait appartenir à la statue de la déesse protectrice du temple (1). Cependant, quelle était cette divinité? C'est ce que jusqu'à ce moment personne n'a pu décider. Adossé à ce temple était situé un édifice semi-circulaire qu'on croit avoir été un théâtre, mais il est tellement détruit qu'on en reconnaît à peine le plan. C'est dans le même lieu qu'Antonini nous apprend qu'on découvrit à la fin du siècle dernier une espèce de cénotaphe, recouvert d'une pierre de sept palmes de longueur, et

---

(1) Napoli e i luoghi celebri delle sue vicinanze, p. 544.

deux de largeur sur laquelle se trouvait l'inscription suivante (2) :

Q. NVMONIO CEVALAI
PATRONO.

Selon le même Bonucci cité plus haut, dans le voisinage de colonnes qui servaient à des portiques ou à un temple, près de l'embouchure du ruisseau appelé Salso, qui prend sa source dans le lieu dit Capo-di-fiume et baigne la partie méridionale des murs de Paestum, on a trouvé une grande quantité de petites statues et de petites figures en terre cuite extrêmement gracieuses, lesquelles devaient ou se fabriquer dans cet endroit, ou s'y vendre, à cause de son voisinage de l'ancien port de cette cité.

Pour ne rien omettre et faire part, comme la nature de cette relation l'exige, aux personnes qui liront ce récit des autres notices moins importantes que je me suis donné la peine de recueillir sur Paestum dans les ouvrages qui en ont parlé [illegible] avant moi, j'ajouterai, d'après le même Antonini, qu'on voyait autrefois dans l'église moderne, qui se trouve dans la partie occidentale de cette ville ruinée, divers fragments de colonnes et de marbre sur l'un desquels on lisait en grands caractères :

(2) Lucania, Tom. I, p. 231.

...... TAE CONST.

inscription qui devait sans doute être placée sur quelque grand édifice. Plusieurs autres fragments de marbre étaient également devant la porte de la même église, et l'on voyait sur l'un d'eux l'inscription suivante :

GN. CORN....
..M...

Dans une fouille, pratiquée en 1795 dans le même lieu, on trouva parmi diverses antiquités les deux inscriptions ci-dessous :

P. CLAVDIVS. C. F.
C. SEXTILIVS. L. F.
DVO VIRE...
DESTV...

C. PETRONIVS. OPTATVS
MAG. MEN. BON.
STATVAM. BASIM. PLVTEM
SACR.

Il existait dans le même temps dans une maison voisine du même endroit un morceau de marbre blanc, brisé en deux morceaux, contenant le fragment suivant :

DIV. ILLI. OB. PLVRIMA. ET .. A.
ICIA. EIVS. ERGA. PATRIAM.
DD. PP.
POPVLO. POSTVLANTE

Pierre Ligorio nous a conservé le dessin de la Fortune barbue, qu'on adorait à Paestum, avec son épigrafe:

FORTVNAE. BARBATAE. SACR.

et l'inscription qui était au-dessous.

AVRELIVS. MARCIANVS. AVG. LI
BERTVS. EXCEPTOR. S. S. L. M.

Enfin, Muratori nous a laissé dans son savant recueil sur cette matière deux inscriptions trouvées également à Pestum, dont la première fait connaître combien étaient fréquents les spectacles et les libéralités des citoyens de cette ville, et confirme l'opinion qu'on a de la religieuse vénération qu'ils avaient pour Neptune. Ces deux inscriptions sont les suivantes (1):

---

(1) Toutes les inscriptions précédentes ont été recueillies par les soins de l'infatigable Antonini, et font partie de son précieux ouvrage sur l'ancienne Lucanie, qu'on ne saurait trop consulter en écrivant l'histoire de ces lieux. Je passe sous silence, en attendant, plusieurs autres inscriptions sé-

L. CANINIO. L. F. II. V. AVG.
DEDICATIONE. AED. .. NEPTVN. . .
EPVLVM. TRIDVVM. POP. DEDIT
COL. PAEST.
L. D. D. D.

NYMPHIS. NYM. SERM.
SACRVM.

L. ANTIVS — L. FIL. PA
LATINA — ARCHI
TECTVS — D. D.

Une tradition populaire,qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans ces contrées, rapporte que le corps de St. Mathieu qui repose aujourd'hui dans la cathédrale de Salerne, comme nous l'avons déjà vu, a été trouvé à Paestum, où il avait, dit-on, été transporté de Brétagne, vers l'an de Christ 370, par Gavinius, général de l'Empereur Valentien; opinion accréditée par Zappulli, et suivie par Ughelli et Volpe dans l'histoire des évêques de Capaccio, et par Freccia dans son ouvrage *de Subfeudis*. Mais, outre que l'archevêque Marsilio Colonne de Salerne, qui a écrit l'histoire de la translation des restes de cet apôtre dans le lieu où ils se trouvent à présent, ne dit rien de semblable, le savant Antonini a refuté d'une ma-

---

pulcrales trouvées en divers temps à Paestum par le chanoine Bamonte de Capaccio, et qui se lisent dans l'ouvrage publié par ce dernier en 1819 sur ces antiquités, parce qu'elles me paraissent n'offrir qu'un médiocre intérêt.

nière péremptoire les arguments de ceux qui prétendent que c'est dans cette ville que ce corps a été découvert, et montre par des raisons sans réplique, dans la dissertation qu'il a écrite à ce sujet, que c'est au contraire dans l'église de St. Mathieu *ad duo flumina*, située dans le voisinage de l'Alento, que furent trouvées l'an 954 ces précieuses reliques; sentiment suivi également par le célèbre Magnoni, avec cette variante qu'il met ce fait en 1050 au lieu de l'année 954, et apporte à son appui une notice manuscrite qui se lit dans les précieuses archives du vénérable couvent de la SS. Trinité de la Cava, laquelle est la suivante: *In territorio Cilenti mille passibus a Terra Casalitii (quae vulgo nuncupatur* Casalicchio) *subjecta in spiritualibus sacro monasterio Cavensi, reperitur Ecclesia sub titulo Sancti Matthaei ad duo flumina; ideoque dicata in honorem praefati Apostoli, cum ibi inventum fuerit ipsius corpus, ut ex sequenti epigraphe marmoreo in mausoleo sculpta legitur: Divus Apostolus et Evangelista Matthaeus in Ethiopia predicans, jussu Hirtai Tyranni Regis Martyr exstitit, et montibus in parte sepultus Gavinus Eques Lucanus, Veliae civis, Valentini Imperatoris militiae Prefectus Generalis, a Britannia jam expugnata, Divi Matthaei Apostoli corpus huc transtulit anno Domini* 352. *Anno vero Christi Domini* 412, *a Barbaris invasis Lucanis, aliisque Provinciis penitus destructis, habitatoribus mortuis, et fuga-*

tis, ignotum hoc in loco Casalitii, corpus Divi Apostoli, annos sexcentos remansit. Donec anno 1050. ab eodem Apostolo, Pelagia muliere, ejusque fillo Athanasio in somno admonitis hic inter vepres et diruta invenitur, a quo Joannes Episcopus templum suae Catedralis Caput aquensis tanto Thesauro ditavit maximo. Salerni Princeps Gisulphus suam in urbem tot divitias pene caelestas Triumphator invexit. Ploremus igitur cum orbata Velia, et pessumdato Caputatio, dum felix Salernum exultat. Hinc disce viator temporis vices, et perge. Il est hors de doute néanmoins que cette invention eut lieu sous l'évêque de Paestum Jean, lequel l'ayant apprise se rendit avec une partie de son clergé chez le moine Athanase qui l'avait faite, et se fit remettre le susdit corps qu'il porta dans son église épiscopale de Capaccio-vecchio, où il resta jusqu'à ce que Gisulphe, prince de Salerne, jaloux de posséder un si noble trésor, le demanda à ce pieux évêque qui y consentit et le fit transporter ensuite à Salerne. Quoiqu'il en soit, il est fâcheux de dire que ce fut en grande partie à la découverte des restes, dont il s'agit, que Paestum doit d'avoir été dépossédée d'une grande partie de ses monuments. Ainsi qu'il a été déjà exposé précédemment, le fameux Robert Guiscard, duc de Salerne, voulant honorer dans ses dépouilles terrestres ce glorieux apôtre, fit enlever en 1075 les plus beaux travaux anciens, qui étaient restés jusque là à Paestum, spé-

cialement en colonnes et en autres ouvrages de vert antique, pour édifier la somptueuse cathédrale de sa capitale où cet évangeliste est vénéré de nos jours, et fit ainsi par une piété affectée et malentendue à ces vénérables antiquités plus de mal que toute la rapacité et l'impiété des Sarrasins n'avaient pu leur en faire (1). Heureusement que ce qui est arrivé alors, sous un chef sans le moindre goût des beaux-arts et des monuments de la civilisation ancienne, ne saurait toutefois plus avoir lieu de nos jours, où les princes actuels bien différents de ceux d'autrefois tiennent bien moins à être distingués par leur pouvoir et par leur naissance que par une instruction solide et éclairée, et surtout par leur ardent amour pour l'avancement des lettres et des sciences. C'est pour cette raison, en effet, que sous Francois I d'heureuse mémoire les plus sages mesures avaient été déjà ordonnées pour que les restes de Paestum, vigilamment conservés, fussent mis à l'abri des injures du temps et plus encore à couvert de la main des hommes.

Il me reste à dire que près de la porte orientale on observe les ruines de l'aqueduc, qui fournissait d'eau potable la ville, comme on en voit

---

(1) Selon le savant chanoine de Jorio, auquel nous sommes redevables des meilleurs guides publiés jusqu'à ce jour de Naples et de ses environs, l'église de Ste. Marie de Nocera a été construite également avec des colonnes et des marbres enlevés à Paestum.

plus loin d'autres restes dans la direction de Capaccio, d'où est venu sans doute à cette dernière ville le nom de *Caput aquae*, et à son évêque celui de *Caputaquensis* (1). Quant au ruisseau appellé Salso, dont il a été plus haut question, ainsi qu'aux sources qui prennent leur origine sous les murs de Paestum et vont se jeter dans la mer près de la tour de la douane, il paraît que ces eaux ne sont pas propres aux usages domestiques. Attendu leurs propriétés légèrement purgatives, on m'a assuré seulement qu'elles sont souvent employées par les habitants de ces lieux pour combattre les obstructions abdominales qu'on voit survenir si fréquemment à la suite des fièvres périodiques, qui moissonnent tous les étés une partie des paysans occupés aux travaux de la campagne dans ces plaines dangereuses. Mais c'est tout ce que je puis en dire pour le moment, n'ayant à citer aucun fait à ce sujet.

Je finis en rappelant que Virgile parle dans ses Georgiques (2) d'une espèce de grosses mouches, qui se trouvaient dans la forêt consacrée à Diane, située non loin de Paestum, et qui étaient, comme elles le sont encore de nos jours, fort incommodes aux animaux qui paissaient dans son voisinage. Selon l'ingénu chanoine Bamonte, il y a aussi

---

(1) C'est dans ce lieu que fut trouvé le magnifique bassin de granit qui sert actuellement d'ornement à la grande fontaine de la villa royale de Naples.

(2) Lib. III, v. 146.

dans les mêmes campagnes, et principalement dans le lieu appelé St. Paul, une sorte de tarentule qui a la figure des araignées ordinaires, mais n'ourdit point de toile et apparaît au temps de la moisson. Si quelqu'un, dit cet auteur, a le malheur d'en être mordu, il éprouve sur le champ une angoisse générale, accompagnée de douleurs, ne réclamant cependant d'autres remèdes que la musique et la danse. Le patient, après avoir entendu divers instruments et divers morceaux de musique, se dispose peu à peu à danser avec la personne qui lui est le plus *sympathique*, et il n'a pas sitôt commencé qu'il s'agite en dansant, et marque par des cris de joie et presque de folie tout le plaisir qu'il éprouve dans cet exercice, ainsi qu'avec la compagne qu'il a choisie! Enfin, après s'être fatigué outre mesure, il se jette dans les bras de de deux personnes qui sont prêtes à le recevoir et s'endort immédiatement, après quoi il se réveille ensuite parfaitement guéri, et ne se rappelant plus de rien excepté de la morsure qu'il a reçue! Cette maladie, ajoute naïvement le même auteur, a coutume de durer deux ou trois jours, jusqu'à ce que l'instrument, la musique et la *personne* ayent rencontré l'agrément du malade, et il dit avoir été témoin de tout ce qui est exposé ci-dessus chez une femme de cinquante ans (1)! Il est fâcheux

(1) Le Antichità Pestane, pag. 5.

vraiment qu'au lieu du temps de la moisson, nous fussions alors en automne et que nous n'ayons pu par conséquent observer un phénomène si remarquable; mais enfin nous voilà dûment avertis: au lieu d'aller en Pouille dorénavant pour observer des *tarentulés*, comme l'on appelle vulgairement ceux qui ont été mordus par une tarentule, les curieux, pourront satisfaire ce désir plus commodément maintenant, en allant faire une excursion à Paestum *pendant l'été*; mais je doute cependant qu'à ce prix il se trouve jamais quelqu'un qui voudra vérifier les observations de M. Bamonte.

Trois heures employées à parcourir les ruines que nous avons décrites, sans nous arrêter un seul moment, nous parûrent, comme on peut fort bien le croire, un instant, et ce ne fut pas sans de vifs regrets que nous dûmes songer à la retraite pour retourner à notre bord, où nous étions tous rendus de nouveau à cinq heures; et un quart d'heure après, les roues du Stromboli étaient déjà en mouvement pour nous ramener à Naples.

L'intendant de Salerne, le comte et la comtesse de Savignano et M. Puzio, qui s'étaient empressés de venir au-devant de nous à notre arrivée à Paestum, comme on l'a vu plus haut, voulurent bien s'embarquer aussi pour revenir avec nous dans la capitale, et leur réception sur notre steamer ne manqua pas d'être marquée, comme notre reconnaissance nous en faisait un devoir, par des bat-

tements de mains et par des applaudissements encore plus vifs que ceux avec lesquels nous les avions accueillis à notre arrivée.

A cinq heures et demie, par les soins de l'estimable duc de Bagnoli sindic de Naples, et du digne maire du quartier de Chiaja, le chevalier Antoine Carafà Noja, ainsi que du noble et excellent commandeur Antoine Spinelli des princes de Scalea qui avait été choisi expressément par le Roi pour le représenter dans cette promenade, sécondés par le brave capitaine Marius Patrelli qui commandait le Stromboli, et qui durant notre traversée fut avec les diverses personnes de son équipage d'une complaisance extrême envers tous ses passagers, on nous servit un dîner choisi et bien reçu, pendant lequel, d'après l'invitation du Prince Bonaparte, nous bûmes tous avec un sincère et chaleureux enthousiasme à la santé de LL. MM. le Roi et la Reine, et à celles de S. A. R. le Prince héréditaire, et des autres membres de l'auguste Famille Royale des Deux-Siciles (1).

(1) A la suite de ce repas une adresse respectueuse de remerciments à Sa Majesté, proposée par un membre de notre comitive dont je suis fâché de ne pas me rappeler le nom, fut votée et signée par toutes les personnes qui faisaient partie de ce voyage, et, afin que chacun de nous pût conserver un agréable document de notre excursion, il fut décidé que cette adresse serait lithografiée avec le *fac simile* de toutes les signatures qui y furent apposées; mais malheureusement il ne m'a pas été possible de m'en procurer une

Enfin, à onze heures du soir, le Stromboli était heureusement de retour dans le port de Naples, et ainsi se termina ce solennel et intéressant voyage, dont je suis sûr, comme je l'ai dit déjà en commençant et je me plais à le répéter en terminant cette relation, que tous ceux qui ont eu le bonheur d'en faire partie en conserveront à jamais les plus agréables souvenirs, en même temps que je me porte garant que tous en ont emporté également une sincère et éternelle reconnaissance envers le magnanime Souverain, qui daigna dans cette éclatante occasion se montrer d'une manière aussi affable que royale le généreux Mécène des savants italiens.

Heureux, en attendant, mille fois, si je n'ai pas trop présumé de mes forces en essayant de retracer les impressions que nous avons éprouvées durant cette mémorable excursion à Capri et à Paestum !

---

copie, sans quoi j'aurais été heureux de pouvoir la joindre à ma narration comme un doux souvenir de notre promenade. Si jamais celui qui est resté en possession de cette adresse avait occasion de lire ces lignes, je le prie instamment de vouloir bien me l'envoyer pour pouvoir la publier dans une nouvelle édition. Outre que tous les membres du Congrès qui l'ont signée auraient plaisir de voir rendre publics les témoignages de reconnaissance qu'ils avaient exprimés dans cette occasion à S. M., ce serait à la fois un acte de justice et de délicatesse de publier sans plus tarder un aussi honorable document.

APPENDICE

I.

EXTRAIT

DU RAPPORT DU GÉNÉRAL LAMARQUE A S. M. LE ROI DE NAPLES TOUCHANT LA PRISE DE CAPRI PAR LES TROUPES FRANCO-NAPOLITAINES, EN 1808 (1).

« Si je voulais faire connaître à V. M. tous ceux qui se sont distingués, il faudrait que je lui en-

---

(1) En faisant la part des braves qui se distinguèrent dans la prise de Capri, je ne dois pas oublier de faire connaître que les troupes Anglo-Siciliennes, qui défendaient alors cette île, se conduisirent dans cette occasion avec non moins de bravoure que leurs assaillants. Si la fortune leur fut contraire, cela dépendit, en effet, autant parce qu'ils étaient commandés par un homme dont il était malheureusement réservé plus tard à Napoléon d'apprécier le mérite à sa juste valeur, que parce qu'au contraire les troupes Franco-Napolitaines avaient à leur tête un *Lamarque* ! Parmi les Anglais de distinction qui combattirent en valeureux dans cette circonstance, attendu que le courage est de tous les pays, je ne puis en conséquence me défendre de rappeler entr'autres le nom du brave et infortuné major Hamill, qui fut tué en défendant Anacapri par un voltigeur nommé Antico. Afin que la mémoire d'un aussi illustre officier soit en attendant de plus en plus honorée

voyasse le rôle de tous les combattants et surtout celui des sept cents braves, qui, le 4 octobre, ont escaladé les hauteurs d'Anacapri. Je dois cependant citer dans l'état-major les généraux Pignatelli Strongoli et Cattaneo, le lieutenant de vaisseau Barbara, mon aide de camp Peirio, les capitaines Caraffa, Colletta, Saudray, Ciruti, Lanzetta et Brochetti, tous les sapeurs napolitains, et parmi ceux-ci principalement le sergent Dommanga et les officiers d'artillerie Salvo et Codelui. Dans le régiment royal corse : le chef de bataillon Galloni, lequel se maintint constamment durant trois jours dans la maison Rossa, poste le plus avancé de ceux qui as-

---

comme elle le mérite, je me plais à rapporter ici l'inscription que les parents de ce loyal militaire, venus en 1831 à Capri, après avoir recherché son corps qui avait été enseveli obscurément dans le voisinage du lieu où il avait laissé la vie, s'empressèrent de lui élever dans l'église de l'île où reposent maintenant les nobles restes de ce digne major. Cette inscription est la suivante :

TO THE MEMORY OF
JOHN HAMILL
A NATIVE OF THE COUNTY ANTRIM IN IRELAND
AND MAJOR IN HIS BRITANIC MAJESTY'S LATE
REGIMENT OF MALTA, WHO FELL WHILE BRAVELY
RESISTING THE FRENCH INVASION OF ANA-CAPRI
ON THE 4TH OF OCTOBER 1808, AND WHOSE MORTAL
REMAINS ARE DEPOSITED NEAR TO THIS PLACE.
THIS TRIBUTE OF AFFECTION AND RESPECT
HAS BEEN PLACED BY HIS
KINSMAN AND NAME-SAKE, OCTOBER 5. 1831
REQUIESCAT IN PACE.

siègaient Capri et sous le feu croisé de trois batteries ennemies ; le capitaine Pompei qui mérite de l'avancement, les lieutenants, Rezz, Galvani, Bonavita, l'adjudant Hector (blessé), Napoléon Mastretti, Lega, Paolini et Massoni sergents des carabiniers, Silvestri et Cometti caporaux, lesquels prirent deux canons, Agostini et Graziani carabiniers. En général ce régiment souffrit plus de pertes que tous les autres, mais il fit plus de mal que les autres aussi à l'ennemi et s'acquit ainsi une plus grande gloire.

Les grenadiers du second régiment napolitain défendirent la marine avec une rare intrépidité, et eurent divers blessés par le feu et les attaques des frégates et autres bâtiments ennemis. Le détachement du premier régiment napolitain commandé par les officiers Alberti, Palmieri et Cérillo se fit remarquer, ainsi que les sergents Toni et Madolina.

Je n'ai que des éloges à faire aux soldats du troisième de ligne italien, lequel sert avec courage et discipline et vaut autant qu'aucun autre régiment de l'armée française: le capitaine Terini commandant ces compagnies choisies est digne d'une spéciale mention.

Enfin toutes les troupes ont fait leur devoir, et le général Pignatelli et le colonel Arcovito ont montré le plus grand zèle, bravoure et dévouement. Quand il a fallu combattre, je ne croyais commander qu'à des français ».

II.

LETTRE

DE SIR HUDSON LOOVE AU GÉNÉRAL LAMARQUE (1).

A bord la Frégate de S. M. B.
L'Anbuscade, 21 octobre 1808.

General

Les preuves de loyauté, et de bonté que j'ai experimenté de votre part, m'enhardissent a vous prier de nous aider a embarquer le peu de monde, et des effets qui restent a terre, les chaloupes des batiments ont été pour la plupart engloutes dans les divers tentatifs a cet effet et il n'y a que les gros felouques ou paransels du pays qui pourroient resister a l'intemperie du temps, et du mer. Un officier du bord ayant signifie au capitaine que vous avez desiré une libre passage et communication entre Capri, et Naples pour trois jours apres que l'evacuation des notre troupe auroit eu lieu; j'ai l'honneur de vous remettre un passe avant pour cett object et de vous assurer que nos batimens en croisiere, ne mettront aucune obstacle a tout ce que vous pourriez desirer de faire passer au coté pour les trois jours consecutifs au depart de nos troupes.

(1) Je donne cette lettre telle qu'elle se trouve écrite, en respectant religieusement l'orthographe qui y est suivie, et avertissant seulement que tous les mots en caractères italiques sont écrits de la main même de sir Hudson Loove.

Il reste en terre trois chevaux dont deux a moi et un a un officier blessé. Si les circonstances ne permettent qu ils puissent etre embarqués a present, je prierois qu on les laisse aux soins de mon domestique jusqu'a ce que je peux expedier quelque barque a les recevoir. Dans le cas qu il reste quelques effets des officier, et quelques femmes, je desirerois laisser un officier en terre pour les soigner jusqu'a ce qu'on peut envoyer un cartel pour les prendre, profitant de ce que vous, et le general Thomas ont bien voulu' me signifier a cet egard.

Il me reste encore au couvent des religieuses personellement quelques effets dont je n'ai pas voulu' embarasser les barques dans la journée d'hier, et que je crains ne pouvoir pas emporter a present; je demanderai la permission de pouvoir les retirer par la meme occasion.

Vous assurant, general, d'une parfaite reciprocité de notre part dans tout ce que peut dependre de mes representation a mes chefs tant de terre, que de mer, autant que de ma reconnoissance personelle, j'ai l'honneur *d'etre*.

General,

Avec la plus grande consideration
Votre tres obeissant
et tres fidele serviteur

H : LOOVE
Lt. Col. Com.t
Troupes de S. M. B.

a Mons.r le General
de Division La Marque
Chef de l'Etat major general
etc. etc. etc.

III.

EXTRAIT

DES RÉGISTRES DE LA PAROISSE DE STE. CATHERINE IN FORO MAGNO DE NAPLES.

Dans le Livre V[e] des mariages, à la page 89 recto, on lit au numéro progressif 16:

a 18 febbraio 1620

Francesco, alias Cicco d'Amalfi ed Antonia Gargano: ambi Napolitani habitano al Carmine servatis servandis juxta la forma del S. C. T. et riti della nostra corte, ambi sono staii ingaudiati in casa per me D. Giovanni Matteo Peta Paroco con decreto di Monsignor Vicario generale e vi furono presenti Andrea di Rosa, Agostino Ceratolo, Salvatore Lizibello, e Giovanni Battista Caccuti, D. Olimpio Siciliano et altri (1).

---

(1) Par le rapprochement de la date du susdit mariage avec celle de la naissance de Masaniello, qui vint au monde au bout de *quatre mois et dix jours* seulement après la célébration de cette cérémonie, on voit que la mère de ce dernier était déjà enceinte de cinq mois moins dix jours quand elle se maria. C'est sans doute pour cette raison que quelques historiens ont cruque Masaniello avait été un bâtard; mais le voilà certainement dûment rétabli dans sa légitimité.

Dans le Livre XII^{e} des baptêmes, à la page 44 à tergo, au n° 174, on lit:

a 29 giugno 1620

Thomas'Aniello figlio di Cicco d'Amalfi, et Antonia Gargano è stato battezzato da me D. Giovanni Matteo Peta, et levato dal sacro fonte da Agostino Monaco et Giovanna de Lieto, al *vico Rotto.*

Dans le même Livre XII$_{e}$ des baptêmes, à la page 88 à tergo, au n° 205, on lit:

a dì 19 agosto 1622

Antonio Carmine figlio di Cicco d'Amalfi et Antonia Gargano è stato battezzato da me D. Giovanni Matteo Peta, et levato dal sacro fonte da Geronima Esperta, al *vico Rotto.*

Dans le même Livre XII^{e} des baptêmes, on lit à la page 169 à tergo, au n° 98:

a dì 19 aprile 1626

Grazia Francesca figlia di Francesco d'Amalfi et Antonia Gargano è stata battezzata da me D. Giovanni Matteo Peta, et levata dal sacro fonte da Geronima Esperta, al *vico Rotto.*

APPENDICE.

FIN.

cat.

Voyage de Naples A Capri et à Pœstum

exécuté le 4 Octobre 1841

par

J.-E. Chevalley de Rivaz

Naples

1844